GT

ŒUVRES ANTHUMES 4

DICTIONNAIRE LABLONDE

TRAVAUX A L'UNIVERSITE, ANNEES 70

MCL - Cl.P. -

Traduction G.T., 1966.

FRIEDRICH HOLDERLIN

EN BLEU CHARMANT FLEURIT LE CLOCHER DE METAL. Et s'attarde alentour le cri des hirondelles, le cerne l'azur très mobile. Le soleil se tient haut par dessus et teinte le métal, mais dans le vent là-haut crie paisible la girouette. Si quelqu'un sous la cloche descend, cet escalier, c'est une vie calme, car quand la forme tant se distingue, jaillit de l'homme l'imaginaire. Les auvents par où tonnent les cloches sont comme des portails en beauté. C'est ainsi, car semblables encore à la nature sont ces portails, ils ont la semblance des arbres de la forêt. Mais sérénité est aussi beauté. Intérieurement, de la diversité naît un esprit grave. Si simples sont les images, tellement saintes, que vrai, souvent on craint de les décrire. Mais les Célestes, qui toujours sont bons, tout à la fois semblables au riche, ils les possèdent: vertu et joie. L'homme doit imiter cela. Il doit au plus fort des peines de la vie, l'homme, lever les yeux et dire: cela, je veux l'être aussi ? Oui. Tant que dure encore la joie du coeur, la sereine, ce n'est pas en vain que l'homme se compare à la divinité. Est-il ignoré, Dieu ? Est-il manifeste comme le ciel ? Je crois plutôt cela, C'est la mesure de l'homme. Riche en mérite, c'est poétiquement pourtant que l'homme habite sur la Terre. Cependant l'ombre de la nuit, avec ses etoiles, n'est pas plus pure, si je puis ainsi dire, que l'homme, qui s'appelle image de la divinité.

Est-il une mesure sur la Terre ? Il n'en est pas. Car jamais ils n'entravent la marche des orages, les mondes du créateur. Une fleur aussi est belle car elle fleurit sous le soleil. L'oeil trouve souvent dans la vie des êtres, qui plus encore que les fleurs, seraient beaux à nommer. Ô, vraiment je le sais ! Car faire saigner de corps et de coeur, et n'être que cela, le Dieu s'y complaît-il ? Mais l'âme, c'est ma croyance, doit se préserver pure, ou bien l'aigle atteint au Puissant sur ses ailes par un chant de louange et aussi la voix de tant d'oiseaux. C'est là l'essence, c'est la forme. Toi ru de beauté, tu sembles mouvant, en ta course si claire, semblable à l'oeil du Dieu, par la Voie Lactée. Je te connais bien, mais des larmes coulent de mes yeux. Je vois une vie paisible fleurir alentour dans les formes de la création, car ce n'est pas injustement que je la compare aux colombes solitaires sur le cimetière. Mais le rire de l'homme me semble affligeant, car j'ai un coeur. Serais-je une comète ? Je le crois. Car elles ont la vivacité de l'oiseau; elles fleurissent en feu et sont comme des enfants en pureté. Souhaiter mesure plus éminente, la nature de l'homme ne le peut. La sérénité de la vertu mérite aussi d'être louée de l'esprit sérieux qui vente entre les trois colonnes du jardin. Une belle jeune fille doit orner sa tête de myrthe, car elle est simplement tout ensemble son être et sa pensée. Mais le myrthe, c'est en Grèce qu'on le trouve.

Quand quelqu'un se regarde dans le miroir, un homme, et qu'il voit son image, comme peinte; elle ressemble à l'homme. L'image de l'homme a des yeux, mais la Lune la lumière. Le roi Oedipe a peut-être un oeil de trop. Les malheurs de cet homme, on ne peut les écrire, les dire, les exprimer. Quand le spectacle s'offre ainsi, c'en est la cause. Mais que m'arrive-t-il, pour qu'à toi je pense maintenant ? Comme torrents m'arrache la fin de quelque chose, qui s'enfle comme l'Asie. Naturelle, cette douleur qui frappe Oedipe ? Mais bien sûr, cela est préparé. Hercule a-t-il souffert aussi ? De même. Les Dioscures en leur amitié n'ont-ils pas aussi porté la douleur ? Car lutter avec Dieu comme Hercule, là est la douleur. Et l'immortalité parmi l'envie de cette vie, la partager, c'est la douleur. Cependant c'est aussi douleur quand un homme est couvert de taches de rousseur, d'être tout entier couvert de maintes taches ! Cela c'est le beau soleil qui le fait: car il élève tout. Les jeunes gens, sur le chemin, il les mène par le charme de ses rayons, comme avec des roses. Les douleurs qu'Oedipe porte le font semblable à l'homme pauvre qui se plaint de ce qui lui faut. Fils de Laios, pauvre étranger en Grèce ! La mort est vie, et une vie est une mort.

═══

Débris d'un dictionnaire de psychanalyse

Un éditeur connu a proposé la nième rédaction d'un dictionnaire de psychanalyse. J'en faisais partie. Après des débuts enthousiastes, j'ai vite compris que j'étais payé pour ne surtout rien faire, d'où le style de la plupart de ces articles. Toutefois quelques -uns d'entre eux valent la peine d'être lus.

Aux dernières nouvelles, ce dictionnaire n'est jamais sorti. –Tant pis pour l'éditeur. GT 2009

ANOBJECTAL (STADE)

Terme ~~probablement~~ proposé par R. A. Spitz dans sa conception génétique du développement psychique.(On rencontre cependant le terme "objektlos" chez V. Tausk en 1919). Ce terme est comparable à la notion freudienne de narcissisme primaire (x) mais il est remarquable que Freud lui-même n'en use guère, tous les stades libidinaux étant chez lui objectaux.

Il n'use de ce fait pas non plus de la notion équivalente de préobjectal.

Pour R.A.S., dans la lignée de son interprétation génétique de l'enfance, il est nécessaire de poser un stade initial dépourvu de tout rapport à un objet (libidinal), phase durant 1 mois environ.

(De la Naissance...)

(Caractéristiques : ...)

- APRES-COUP -

Terme résumant la conception freudienne de la temporalité du sujet : certains évènements traumatiques (x) ne prennent leur portée qu'ultérieurement et dans un autre contexte historique qui leur donne un sens nouveau, "après-coup".

C'est Lacan qui a le premier isolé ce terme, par lequel on traduit l'allemand : Nachtrag, nachträglich. Sa fortune ultérieure atteste que la psychanalyse propose une interprétation de la temporalité qui fait encore question.

Freud marque par ce terme l'existence d'évènements qui ne peuvent être reconnus comme opérants que bien après leur survenue effective ; ils n'agissent donc que comme traces mnésiques (x) et c'est seulement pour autant que ces traces sont prises dans un contexte plus tardif qu'elles deviennent compréhensibles : "tout adolescent a des traces mnésiques qui ne peuvent être comprises par lui qu'avec la survenue de sensations proprement sexuelles." (Cité par Laplanche et Pontalis).

Cette notion a donc au moins deux conséquences : elle permet à Freud de fonder l'idée d'une action de souvenirs inconscients refoulés ; elle lui assure le fondement d'évènements réels au quel il ne renoncera jamais.

C'est mis au pied du mur par l'interprétation que JUNG propose des fantasmes rétroactifs qu'il en viendra à concéder l'existence de fantasmes originaires : il y aurait des fantasmes universels sans une base d'expérience traumatique individuelle sous-jacente. Mais même sur ce point, Freud ne renonce pas à son exigence de réalisme, postulant que

...//

ce qui est fantasme originaire est la trace d'une histoire phylogénétique dont l'évènement réel sous-jacent serait le meurtre du père de la horde primitive, véhiculé dans l'inconscient humain. Nulle part Freud n'est plus ambigu et plus proche de Jung, ce dont il se défend fort mal. C'est uniquement par la notion de fantasme (x) élaborée par M. KLEIN, et par la notion de structure (x) élaborée par Lacan, que ces difficultés seront levées.

C'est dans un contexte doctrinal tout autre que Lacan a proposé une interprétation de l'après-coup, fondée sur une analyse du "temps logique" (1945), la structure d'une phrase impliquant son énoncé accompli, le sens ne surgit qu'après-coup, une fois bouclé l'énoncé de la phrase. On en conclura qu'un acte ne prend sa portée signifiante que dans la mesure où il résout une incertitude qui lui est inhérente, par une hâte à conclure qui décide de son sens.

AUTO-CONSERVATION (PULSION d')

Tendance de l'organisme à se maintenir en vie, malgré d'autres exigences entre autres sexuelles qui, satisfaites inconditionnellement, le mèneraient à sa destruction.

Ce terme manifeste la difficulté où est Freud de parvenir à arrêter sa pensée, ce à quoi il ne parviendra jamais. Cette notion procède d'abord du sens commun, qui s'impose à Freud comme à chacun : si l'on vit, c'est donc qu'il y a une force vitale. Cette évidence banale, Freud la reçoit lui aussi dans sa pensée. Mais par ailleurs, le sens inaugural de sa découverte de la place du sexuel est de reconnaitre que les pulsions sexuelles, en tant qu'elles n'obéissent qu'à la seule quête de leur satisfaction, risqueraient de mettre en danger le vivant. Une première explication du refoulement (*) va donc amener Freud à poser que leur caractère inassumable exige leur mise à l'écart et la soumission progressive à un supposé principe de réalité (*) tenu pour faire opposition active au principe du plaisir (*), tout en lui donnant, par un détour, satisfaction.

Mais Freud, poussé par une exigence de pensée qui ne désarme pas, devra bientôt remanier le dualisme pulsionnel si constant dans sa démarche, et délaissera peu à peu cette notion d'auto-conservation, sans jamais l'abandonner tout à fait.

Une première dissociation l'amène (1915) à ~~[illegible]~~ distinguer pulsion du moi et pulsion d'auto-conservation tenues jusque là pour identiques : le moi cesse d'être assuré sur ses bases dans le temps même de son introduction.

.../...

Un faux pas significatif l'amène ensuite à tenter de faire de l'autoconservation un aspect particulier de l'amour de soi, dans le sens de l'idéalisme jungien.

Mais en 1920, une cassure décisive se produit avec la seconde topique (*) et l'introduction de la pulsion de mort (*). Si le parcours fondamental de l'être est de retourner à l'inanimé, la vie n'est qu'un cas particulier de la non-vie, le maintien à un état de moindre tension.

Dans ces conditions, la mort, donc la destruction de l'individu, deviennent la démarche directrice de la doctrine. Que deviennent donc les pulsions sexuelles ~~dans ces conditions~~ ? Il est significatif, que Freud, poussé par son exigence de dualisme, soit contraint de les faire basculer du côté de la vie (Eros). Or ne remarque-t-on pas que ceci n'est exigé que par deux raisons ? D'une part dans l'ancienne doctrine, les pulsions sexuelles indomptables étaient ce qui provoquait le risque de la destruction. Les voici passées au registre de la vie donc de l'unifi tion, par un tour de passe-passe dans lequel Freud semble s'oublier. Mais par ailleurs, ce qui justifie leur nouvelle place, n'est-ce pas au fond qu'elles gardent leur ancien caractère, d'être ce qui dérange sans cesse et en particulier contraint le vivant à la vie en tant qu'elle le dérange de la mort ?

Un faux pas qui résulte de cette difficulté le contraint donc à situer définitivement les pulsions d'autoconservation du côté de l'Eros, alors qu'elles s'opposaient à lui autrefois, puisqu'il faut expliquer le fait du vivant, que la pulsion de mort semble contredire.

.../...

Il reste que dans un unique éclair, Freud semble découvrir tout le sens de sa doctrine qu'il s'empresse d'oublier aussitôt. En effet, tentant en 1920 d'expliquer la conservation de la vie, il identifie cette conservation aux pulsions de mort, arguant que les pulsions de mort ne seraient que des détours de moindre pente exprimant que "l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière", donc en ~~désanimant~~ récusant les perturbations excitatrices qui perturberaient ce parcours. Vivre, consisterait à savoir mourir en accomplissant son destin. Le caractère léthal de la notion d'autoconservation est enfin aperçu par lui, comme ~~on~~ on devine un instant que pour Freud, vivre est soutenir la destruction, au sexuel près qui, ~~désanimé~~ désarrimé, ne vise au fond que le même but sous des formes plus voilées.

autre, Autre

Termes et distinction introduits en psychanalyse par J. LACAN. L'autre (a) désigne principalement l'autre imaginaire (*) de l'image spéculaire (en miroir). L'Autre (A) signifie le lieu de la parole, ou le "trésor des signifiants", c'est-à-dire l'intérieur du corps de la mère en tant qu'il contient les objets partiels (Mélanie Klein *).

Que la fonction de l'autre (en général) soit nécessaire à toute doctrine du fait humain bien conçue, n'est pas une nouveauté. Spinoza puis plus tard Hegel et Husserl (Méditations Cartésiennes) en établirent la nécessité, parmi d'autres. Les religions, la chrétienne en particulier, en ont toujours fait le pivot de leur action.

Curieusement, ce qui frappe chez Freud est plutôt l'absence de cette notion. L'attachement matérialiste de Freud à la jouissance du corps, laisse toujours chez lui la trace d'un scepticisme à l'endroit de cette fonction de l'autre, toujours passible de dévier vers une forme quelconque d'altruisme. Sans doute le complexe d'Oedipe (*) exige-t-il cette référence à l'autre (la mère, le père). Mais d'une part, cette notion reste marginale dans la pensée même de Freud. D'autre part, la notion d'autre n'est jamais mise à jour comme telle.

Il faut attendre l'oeuvre de J. LACAN pour que ces impasses traditionnelles qui bloquaient le problème, soient dépassées.

Le mouvement de la pensée de J. LACAN sur ce point est complexe, et a lieu en trois temps principaux, dans lesquels plusieurs moments seraient à distinguer ~~(ce qu'on ne fera pas, par raison de simplicité)~~.

.../...

Parti d'une interrogation d'apparence psychiatrique, sur la nature de la personnalité, en tant que le problème dominant (et non plus de mécanismes abstraits), J. Lacan aboutit à une première question, tendancielle dans son oeuvre : pourquoi la personnalité n'est-elle jamais définissable comme normale, mais au contraire comme fait pathologique nécessaire d'un sujet (son style). La personnalité est donc en fait équivalente à la pathologie, et plus précisément à un syndrome d'automatisme mental, et le style d'une personne est lui-même une manifestation pathologique, dont la "méthode paranoïa-critique" (Salvador Dali) constitue la meilleure illustration clinique et littéraire. Il y a ~~[illegible]~~ équivalence entre personnalité et paranoïa.

Dans ces conditions, le problème se pose de savoir pourquoi chacun n'est point fou, mais surtout, de définir par quelles voies nécessaires de l'~~[illegible]~~ interaction humaine passe cette force structurante de la personnalité.

Une première réponse est donnée vers 1936 par l'insertion de cette question dans la doctrine psychanalytique, à laquelle J. LACAN vient de s'introduire récemment. Mais cette insertion ne se fait pas sans l'intervention simultanée de plusieurs doctrines interférentes (psychologie de la forme, éthologie de K. Lorenz, recherches de Spitz et H. Wallon, ~~[illegible]~~, anthropologie culturelle américaine). L'aboutissement de cette conjugaison est le célèbre thème du stade du miroir (*), dont il convient de noter l'entière hétérogénéité par rapport à la démarche freudienne. Ce n'est que par une erreur de perspective historique, d'ailleurs entretenue par J. LACAN lui-même (l'idée de "retour à Freud"), qu'une confusion a constamment lieu sur ce point.

X /serait de définir les entités pathologiques en termes de personnalité/ et non plus de mécanismes abstraits...

.../...

Le thème du stade du miroir nous apprend que le petit homme, né prématuré, est ouvert à une "béance" (*) qui lui interdit toute coordination motrice originaire de son propre corps. La question est alors la suivante : comment l'enfant peut-il avoir un lien rassemblant de son image du corps ? La réponse de J. LACAN est de dire que l'image unifiée dans le miroir serait à la fois le signe historique et la voie de ce lien. Cette doctrine pose bien des problèmes (cf Stade du Miroir *). Elle suppose en particulier une unité entre éthologie animale et humaine, alors que son point de départ (la prématuration néonatale) et son point d'arrivée (la spécificité de l'être humain en tant qu'être de culture (*)) sont faits pour contredire cette unité. Des objections propres à l'analyse peuvent y être faites, en particulier dans la mesure où rien n'assure cliniquement que l'image dans le miroir ("spéculaire") soit unifiante pour un sujet.

Mais il reste que cette doctrine deviendra l'un des soubassements du raisonnement de J. LACAN, non sans les refontes qu'on va voir. C'est à cette notion de "l'image spéculaire" qu'est attachée la définition de l'autre (a). L'autre est en effet identique à cette image en miroir au corps propre du sujet, dans la mesure où il permet à ce dernier de trouver en face de soi le semblable qui lui donne la forme spécifique lui permettant de s'identifier "en miroir".

C'est dans un second moment entrecoupé de crises théoriques et pratiques (la seconde guerre mondiale) bienvenues, que J. LACAN va entièrement modifier ces premières conceptions, à partir de notions là encore étrangères au raisonnement freudien, mais qui vont le rejoindre plus au fond. Sous l'influence du structuralisme naissant (Lévi-Strauss, 1949 ; Jakobson) d'une part, de la phénoménologie de M. MERLEAU-PONTY qui introduit Saussure en France et enfin d'une lecture de Hegel inspirée par A. Kojève et J. Hyppolyte, J. Lacan va être amené à introduire vers

.../...

1950, la notion de symbolique (*).

D'une part, il apparait que l'activité humaine fondamentale est symbolique, soit, qu'elle n'est concevable que comme un système de "don" et de contredon permettant et créant le lien social.

D'autre part, la question controversée (K. HORNEY, M. MEAD) du complexe d'Oedipe(*)s'éclaire à partir de là. Si l'Oedipe nous enseigne que l'accès à la mère est fantasmatiquement interdit sous peine de castration, c'est en retour, parce que l'Oedipe n'est que la forme "structurale" de la loi d'échange dégagée par Lévi-Strauss à partir de son analyse de l'interdit de l'inceste (Structures Elémentaires de la Parenté). Ce n'est donc pas parce que la mère est interdite que la culture a lieu, mais c'est parce que la culture comme activité symbolique d'échange a lieu, que l'interdit et en particulier celui d'inceste est édicté.

Mais cette première transformation issue de Lévi-Strauss s'accompagne d'une autre plus profonde : si le langage est activité symbolique, il faut en conclure que la condition humaine est condition de langage. L'être humain est pris et traversé par le "champ du langage", qui le divise et le fragmente en éléments symboliques. Dans ces conditions, comment l'être humain peut-il se retrouver dans cet espace divisé où il demeure ? Justement par la "fonction de la parole", en tant qu'elle lui permet d'avoir accès à ce statut, donc de "lever le refoulement" (*).

Qu'est devenu l'inconscient en effet ? Partant de cette idée freudienne que le désir d'inceste avec la mère est au coeur de l'inconscient, on en déduit que le refoulement procède de l'interdit de l'inceste.

.../...

D'où la formule que "l'inconscient est structuré comme un langage", si l'on entend par là qu'il a la même structure que l'activité symbolique manifestée dans le complexe d'Oedipe (voir plus haut).

Par ailleurs, il reste à expliquer le privilège de l'Oedipe dans la culture, et dans la constitution de l'être humain en particulier. Il convient de noter que cette question n'est pas freudienne, en ce sens que Freud ne s'est jamais demandé ce qu'est l'activité culturelle, n'y ayant apporté que des remarques mythiques (Totem et Tabou, Moïse et le Monothéisme).

C'est à cette question que vont se lier l'ancienne doctrine du stade du miroir et la notion d'autre (a). Puisque en effet l'être humain dépend de l'autre pour la constitution de son image, nous pouvons dire que "le désir est désir de l'autre" (Hegel), ceci en tous les sens possibles de cette formule, et d'abord en ceci que l'objet de mon désir est celui du désir de l'autre (sentiment d'envie).

Il suffit alors de remarquer que l'autre fondateur de la subjectivité est la mère pour en conclure qu'elle est l'Autre fondateur de tout rapport à l'autre. La mère est l'Autre (symbolique) c'est-à-dire qu'elle est le lieu interdit d'accès qui conditionne la forme du désir propre au sujet. Mais c'est parce que la mère est interdite que le désir a lieu et que le sujet désirant est introduit dans l'activité symbolique de la parole. Il en résulte que la forme du désir est inconsciente, interdite donc refoulée, d'où la formule que "l'inconscient est discours de l'Autre" : dans l'inconscient il n'est question que du désir de la mère et de sa transformation en désir pour la mère.

.../...

liée à

Il s'ensuit, puisque l'activité symbolique est tout entière cet interdit d'accès à la mère, -interdit que représente la fonction paternelle (fantasme de castration par le père)-, que le symbolique est la mère interdite, lieu et origine de tous les désirs : la mère est l'Autre symbolique, ce qui se traduit chez M. KLEIN par ceci que l'intérieur du corps maternel est le lieu des objets partiels (ou signifiants *)

Derrière toute figure de l'autre imaginaire, on devra donc chercher la structure de l'Autre symbolique qu'il dissimule en raison de sa fonction de méconnaissance (cf Stade du miroir *) ~~Je n'ai rien dit de la rivalité même de la méconnaissance !!!~~

L'Autre est donc le lieu (ou "trésor") des signifiants (*) en ceci que la mère est la ressource des fantasmes, éléments symboliques propres à figurer le désir.

D'où encore que l'Autre est le "lieu de la parole". Si parler est parler vraiment, même dans le mensonge (puisque ce dernier suppose le vrai), la parole ne peut concerner que le désir inconscient qu'elle tente de dire, encore que le désir ne puisse être dit.

Toute "parole pleine" ne peut être que tentative de formuler le désir pris dans les interdits de la loi symbolique (voir plus haut) et une parole même "vide" ne fait jamais que de l'éviter avec soin. La parole en tant qu'elle touche au vrai, ne peut jamais viser que cet Autre symbolique qu'est la mère interdite. Elle y revient sans cesse, même dans les formes voilées du lapsus, du mot d'esprit, des symptômes.

—

-BEANCE-

n.f; - Psychan. Terme introduit par J. LACAN pour rendre compte du statut fondateur de l'être humain en tant que, soumis à la condition du langage, il est ouvert à une fonction d'absence qui le caractérise.

- Encycl. Cette notion n'est pas nouvelle par elle-même et son histoire est longue. Platon nous dit déjà : "Le morcellement va plus loin encore que cela dans la nature de l'homme; au point que, si celle-ci est incapable de réussir une pluralité d'imitations, elle l'est également d'accomplir dansleur vérité ces actes, dont les imitations mêmes sont précisément des copies."

St-Augustin, dont l'influence est constante chez J. LACAN (cf Augustinisme *) avait posé le même fait dans le terme chrétien du péché originel, sans manquer le fait psychologique de sa présence chez l'enfant : "J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait."

Plus près de nous, la philosophie allemande romantique a ~~inscrit~~ rouvert cette ~~peine~~ veine classique, ainsi de Hegel, remarquant ce qu'il appelle la puissance du négatif. Dans l'existentialisme français, Sartre va donner la forme contemporaine de la question avec sa notion de néant et de négativité, en lesquelles il conjugue l'enseignement de Hegel et Heidegger.

On ne saurait cependant trop remarquer l'absence de ce terme chez Freud, chez qui il n'a aucun correspondant, la pensée freudienne étant largement étrangère à l'idée de négativité. C'est une originalité de J. LACAN que de l'avoir introduite.

.../...

Il convient de saisir à quel problème il répond chez lui. Déjà dans les années 30, Lacan proposait les termes de déhiscence, discordance néo-natale, manque, pour désigner ce qu'il proposait avec d'autres (Bolk, Róheim), comme le fait majeur de l'être humain : l'absence d'achèvement neurologique de l'enfant nouveau-né. C'est sur cette absence, généralisée par Bolk et Róheim dans le terme de foetalisation ou de néoténie, que Lacan a élaboré sa notion de stade du miroir (*) : si l'enfant est un être biologiquement inachevé, il est en effet nécessaire de penser que quelque chose lui permet de trouver une coordination anticipée de sa figure (Gestalt) motrice et sensible. Et ce quelque chose est défini comme l'image complète dans le miroir. C'est là le sens chez Lacan de la notion de stade du miroir par ailleurs inventée par H. Wallon.

Ultérieurement vers 1950, cette formulation va prendre un sens nouveau lorsque J. LACAN s'interrogeant sur la puissance du langage va remarquer que le miroir est métaphoriquement la mère en tant que l'enfant a place dans son désir. La mère est alors l'Autre (*) "champ" du langage (ou symbolique), et la parole (Saussure) est la "fonction" qui permet à l'enfant de se situer dans ce champ.

Mais il reste un élément à certains égards résiduel à cette dialectique : le désir est désir de l'Autre (Hegel), reformulation par Lacan de l'Oedipe pour Freud, en ce sens que le désir inconscient du sujet consiste à reprendre à son compte le désir qui a été la cause de sa création : l'enfant n'existe que par le désir de la mère ; à lui d'y trouver sa raison.

.../...

La puissance du langage est donc une puissance qui "infinitise" l'être humain", l'ouvrant à la variabilité culturelle, mais aussi à une dépendance infinie du désir de la mère, qui reste le problème jamais réglé (permanence du voeu d'inceste inconscient). De plus, cette puissance du langage est la puissance du négatif (Hegel, Sartre). Le langage introduit la négation dans le réel et par là, même, (pulsion de mort selon Freud) l'ouverture au sens de la mort qui spécifie l'être humain.

A partir de là, va s'ouvrir dans l'être humain une série non fermée de failles (béances) diverses : le "sujet" pour Lacan, est un nom propre de la faille principale. Mais il y en a bien d'autres et l'une est le désir lui-même, en tant qu'il n'est jamais résoluble et non dialectisable. Il n'y a pas d'assomption du désir, mais seulement la castration, qui consiste en ce que le désir n'est jamais susceptible d'être satisfait. Il est en effet toujours séparé de sa cause : la mère interdite et toute cause substitutive de la mère ne fait que rappeler l'interdiction qui marque la voie d'accès à la mère. C'est ce rappel d'une interdiction que signifie la castration, dépouillée de son attirail spectaculaire (Oedipe-Roi).

—

- BESOIN -

La notion de besoin parait si évidente qu'on est en peine de la définir. Pratiquement inexistante chez Freud, elle ne prend une portée dans la psychanalyse que par la dialectique du désir, où l'insère J. LACAN.

Néanmoins, un bilan d'autres conceptions du besoin n'est pas inutile. La conception marxiste d'un être de besoin exigerait une étude particulière qui ~~exigerait~~ supposerait d'une part, qu'on étudie la notion de paupérisation chez Marx. D'autre part, une étude attentive de la notion de rareté chez Sartre mettrait en évidence le caractère intenable de la notion de "situation de rareté". Une telle situation n'est jamais atteinte dans un milieu humain.

On se permet de rappeler que M. Sahlins a récemment souligné que l'ère néolithique n'est pas une ère de rareté mais d'abondance. Faudrait-il en conclure que le développement capitaliste développe la rareté et donc le besoin ? C'est difficilement pensable.

Par ailleurs, on sait que l'école économique néo-marginaliste (Böhm- Bawerk à Vienne) s'est efforcée de penser la notion d'utilité marginale (ophélimité de Pareto) comme forme économique pure du besoin. Mais cette notion qui se définit en termes d'échange : la dernière unité d'un bien échangeable à utilité donnée, fait néanmoins s'évanouir à nouveau le spectre du besoin pur.

Enfin en anthropologie, Maslow s'est efforcé de définir une série ordonnée de besoins fondamentaux de l'être humain,

.../...

tels que seule la satisfaction préalable du plus fondamental permette la prise en compte d'un autre, secondaire par rapport au premier. Mais l'exemple de la pathologie (anorexie, suicide) nous montre une inversion évidente de l'ordre de ces besoins, annulant ainsi l'idée que des besoins fondamentaux pourraient être aisément cernés et ordonnés.

Une des plus attachantes théories du besoin est celle de B, Malinowski, qui distingue d'abord les besoins primaires biologiques ou propres à l'espèce humaine : la durée de l'enfance exigeant en particulier un type de protection intense propre à l'humain : la culture. Il existe par ailleurs des besoins dérivés qui résultent de la vie en groupe : nécessité de transmission de la culture, éducation. Enfin, les besoins intégratifs ou synthétiques peuvent être cernés dans le fait religieux par exemple. Aussi contestable que soit cette conception, elle provoque une réflexion féconde sur les nécessités de la pratique culturelle.

En psychanalyse au sens strict, la notion de besoin n'a chez Lacan qu'une fonction mythologique dans une doctrine où le besoin n'est à sa place qu'en tant que primordialement dominé par la dimension du désir (*), Ce caractère dominé mais dialectiquement nécessaire à la doctrine, est d'ailleurs une constante de la démarche de cet auteur. Dialectique signifie que la notion ne peut fonctionner que dans un ensemble -(ternaire)-de termes qui s'entre-définissent sans point de départ, malgré leur caractère non symétrique. Cet ensemble est le système besoin, demande, désir, lui-même décalque d'autres systèmes (réel, imaginaire, symbolique) (*) ; privation, frustration, castration (*) qui le développent sans lui être homologues.

.../...

besoin —

Pour saisir le sens de ce triplet de termes, il faut se souvenir du caractère extrêmement réaliste de la doctrine de Lacan, en même temps que de sa nouveauté, qui est de proposer la nouveauté absolue de l'ordre du désir (*), en tant qu'il est irréductible à toute génèse "matérialiste" (le désir, comme exigence de satisfaction d'un besoin).

La notion de besoin ne fait donc qu'indiquer la zone limite du sujet, en tant qu'il tient au corps. Mais le désir ne s'y réduit ni ne s'en déduit jamais. Le désir ne fait que viser un ~~[illegible]~~ certain réel (*) qui n'est pas de l'ordre du besoin mais de la jouissance. St-Augustin a introduit cette distinction en remarquant que jouir (frui) et user de (uti) n'ont rien de ~~compatible~~ comparable.

Dans ces conditions, si le désir participe d'une certaine sorte d'autonomie qui est cernable dans les notions de culture ou d'activité symbolique (*), bien loin qu'il se déduise du besoin, il rend ce dernier problématique et presque évanouissant. Le besoin participe donc à cet égard du refoulé primordial (*) : rien ne permet de le nommer correctement du fait de cette dominance de l'activité symbolique. Et en effet, qui a jamais établi une liste correcte des besoins humains; qui ne voit que l'ordre culturel les démultiplier sans limite assignable à priori ?

Plus loin encore, à supposer que des besoins existent, qu'on pourrait par postulat cerner aisément, ils sont, du fait de la prise de l'être humain dans l'activité symbolique, soumis à la nécessité de prendre la forme de cette activité. Ils en deviennent méconnaissables, soumis à la loi de démultiplication qui spécifie le désir. C'est une seconde raison de souligner qu'ils participent au refoulé.

.../...

Du reste, serait-il légitime de parler d'un besoin sexuel ? Ne voit-on pas que dans ce registre du sexuel, ne règne aucun besoin incompressible, mais une puissance bien plus redoutable, celle du "désir indestructible." Le besoin se trouve donc comme volatilisé par l'effet de l'ordre symbolique d'où procède le désir, à un point tel que le seul besoin fondamental de l'espèce humaine est peut être le respect, si nous en croyons Kant.

La proximité obligée du sexuel et du besoin dans le refoulement dissipe donc celui-ci ; mais n'oublions pas que c'est pour lui donner une puissance infiniment plus virulente, celle que Freud a nommé la libido (*).

CAPITON (Point de -)

Expression proposée par LACAN pour désigner le mode de rapport entre signifiant (*) et signifié, en tant que, malgré l'arbitraire du signe, il y a cependant des effets de sens repérables.

On ne peut saisir le sens de cette notion que si l'on remarque comment LACAN transforme le problème saussurien de l'arbitraire du signe. Pour Saussure, le signe étant arbitraire et dépourvu de toute ressemblance au référent, il faut expliquer en quoi le signifiant et le signifié s'impliquent pourtant l'un l'autre comme une séquence phonique ("image acoustique") et un concept. Cette correspondance ne peut résulter que du découpage de la masse amorphe de la pensée par les éléments ~~désuets~~ discrets du langage (phonèmes, morphèmes, signifiants en général).

Lacan reprend cette conception, mais la transforme profondément en posant : que l'inconscient est struturé comme un langage ; que le signifiant prédomine, prévaut, sur le signifié. Ce qui signifie que les effets du langage sont avant tout inconscients, et qu'ils consistent en symptômes, ou en formations de l'inconscient en général (rêves, lapsus, traits d'esprit).

Désireux de nouer à ces positions la notion freudienne de processus primaires (*), Lacan va d'abord interpréter avec Jakobson, le déplacement (*) comme ~~la~~ une métonymie et la condensation (*) comme ~~la~~ une métaphore. De là, il reste à réinterpréter la notion freudienne d'énergie libre du çà, comme fondatrice de la réalité psychique.

.../....

Si l'on pose l'équivalence entre registre du signifiant et flux d'énergie libre (libido), il ne reste plus qu'à poser que le signifiant détermine le sujet parlant (et non l'inverse), ce qui revient à dire que l'inconscient mène la danse.

On voit alors que s'ouvrent deux problèmes. Le premier, qui a sa place chez Saussure : comment assurer le passage du signifiant dans le sujet sous forme de symptômes ? C'est le problème du découpage de la masse amorphe des pensées.

D'autre part et plus profond, comment assurer qu'au sein d'un tel flux de signifiants, il puisse même y avoir du sujet ? Une telle conception semble à la limite impliquer la disparition du sujet dans les pulsions.

La métaphore du point de capiton, exprime l'idée qu'il existe un certain arrimage de l'ordre signifiant au registre du signifié (du sujet), dans la mesure où le "fil" qu'elle métaphorise bloque localement et attache souplement les deux couches. C'est en de tels points que se produisent des passages du signifiant dans le signifié (dans le sujet), c'est-à-dire des effets de sens, ou symptômes. Il y a donc du sujet pour autant qu'il y a de tels points de capiton ; et le sujet ne consiste qu'en de tels points d'arrêts qui lui donnent existence, toujours problématique et locale, au sein de l'ordre signifiant.

—

- CASTRATION (complexe de - ; angoisse de -) -

Au sens classique, angoisse et croyance infantiles que le sexe de l'enfant ne soit retranché par le père en raison de ses tentatives de séduction exercées sur la mère. Le fait que les fillettes sont dépourvues de pénis, serait la preuve manifeste d'une telle intervention, dans les théories que le garçon se forge nécessairement du devenir de sa vie sexuelle. Du côté féminin, la reconnaissance de la "moindre valeur" du substitut pénien introduirait à un sentiment de revendication à l'endroit de la mère pour avoir créé la fillette dépourvue de cet attribut.

Il n'y a pas de notion plus équivoque et plus déterminante dans l'histoire de la psychanalyse, que celle de castration. On ne saurait dégager que quelques axes de cette histoire, toujours symptomatique de la position des analystes à l'endroit de leur pratique.

La notion de complexe de castration n'apparaît d'abord dans le texte de Freud que d'une manière tardive et comme aléatoire. Ce serait pour ainsi dire un fait attesté d'expérience.

Les difficultés commencent lorsque, au delà de ce fait, on tente d'en penser les raisons. Très tôt, choqués de son attribution à la fillette dont on ne voit pas ce qui la ferait tomber sous ce coup (que peut-elle craindre en effet qu'elle n'ait déjà ?), les analystes se sont efforcés d'en réduire le paradoxe.

Deux voies ont été suivies en ce sens. L'une, prenant acte que le fantasme de castration est lié à la phase phallique (x), élaboration tardive [redacted] de la question sur la place du sexuel, tente[redacted] de

.../...

réduire la castration à être la conséquence secondaire d'expériences primaires de perte et de séparation d'avec la mère. O. Rank avec son traumatisme de la naissance (x), M. Klein avec sa doctrine des positions (x) préoedipiennes, d'autres encore, vont dans ce sens : le complexe de castration serait la réélaboration "phallicisée" d'expériences primaires de perte et surtout de perte du sein maternel. La coloration paternelle et phallique de la castration (puisque c'est le père qui en est l'agent désigné) ne serait qu'un masque secondaire de ruptures plus profondes.

Soulignons que Freud n'a jamais cessé de contredire une telle tendance (d'où son refus des thèses kleiniennes), et que J. Lacan ira à son tour dans ce sens en donnant à la ligne de Freud un tour d'écrou supplémentaire par sa réélaboration structurale de l'Oedipe.

Pour Freud, le complexe de castration reste sans remède lié à la prévalence de la jouissance pénienne dans la phase phallique (x). A tel point que dans une formule absolue il énonce : "l'alternative (quant au sexe) est : organe génital mâle ou châtré." Nulle place dans une telle formule, ni pour une relativation culturelle de la castration, ni pour une reconnaissance d'un féminin supposé. Le lien est bien fait par lui entre complexes d'Oedipe et de castration, le garçon étant frappé par la menace de castration émise par le père, pour la faute des tentatives de séduire la mère ; mais il n'en est que plus frappant de constater que ce lien n'est formulé que dans une historiette intenable à l'expérience et n'est nulle part théorisé. L'insistance de Freud reste donc incompréhensible et on saisit que là-devant, l'école culturaliste américaine

.../...

(K. Horney, M. Mead entre autres), va partir en guerre contre une telle conception qui semble indûment perpétuer le privilège phallocentrique (x) dans la sexualité.

Il n'est que plus énigmatique de constater que c'est à la même époque (1920-1930) que Freud commence à dégager les données préoedipiennes primordiales du complexe d'Oedipe féminin, tout en maintenant pourtant la thèse d'une forme féminine du complexe de castration : l'envie du pénis. Tout se passe pour la femme comme si la relation préoedipienne inaugurale comportait une part d'intenable qui la contraignait à quitter cette position et à chercher un hâvre l'abritant de la relation à la mère. Ce hâvre, n'est autre que cette castration féminine (l'envie du pénis) à partir de laquelle, à la différence du garçon pour qui elle en fait l'issue, la femme va entrer dans l'oedipe féminin, dans le désir d'avoir un enfant du père. La castration chez la femme est donc bien secondaire à quelque chose, mais tout le problème est de donner un nom propre à ce soubassement que Freud dit "blanchi par les ans". Freud semble suivre un fil qui lui échappe largement et qu'il tient à l'aveugle.

Si en effet la relation préoedipienne (x) à la mère est ~~par~~ pour la fillette (puis la femme) le soubassement premier et primordial de sa position, comment maintenir l'idée d'une castration féminine ? Le privilège phallique n'est-il pas battu en brêche ? Freud ne rejoint-il pas la voie kleinienne ? O n ne peut là que souligner la corrélation historique entre l'émergence pour Freud de cette question sur la castration féminine et son soubassement préoedipien et d'autre part, les premiers débats sur la nature de la "sexualité féminine", dont il importe de souligner que Freud les inaugure pour une part (1924). On doit alors se demander

.../...

si l'irruption de la question de la sexualité féminine n'est pas l'émergence, à l'intérieur de la position initiale de Freud, d'une nouvelle position insue de lui-même et à vrai dire oubliée depuis. C'est avec J. Lacan que la question du complexe de castration va prendre une nouvelle formulation, à partir des notions de structure (*) et de symbolique (*). Lacan, contredisant E. Jones qui pense que la crainte de castration entraînerait la disparition (aphanisis) (*) du désir, fait remarquer que la dimension de l'objet perdu (*) //. Le désir n'est soutenable qu'à partir de la perte de la Chose (*) ; et c'est au contraire la proximité de la Chose (la mère interdite), qui tue le désir dans l'inceste. Ce pourquoi l'inceste est interdit : afin de faire place au désir.

Ce n'est donc pas dans les innombrables privations (*) dont le sujet peut souffrir que réside l'expérience de castration, non plus que dans les sevrages nécessaires qui le frustrent (*) en particulier du sein maternel ; la castration est avant tout symbolique (*), c'est-à-dire qu'elle revient à faire place au désir par l'émission de la Loi (*) de l'interdit de l'inceste.

La notion de castration, qui apparaissait chez Freud à la fois accidentelle et inéluctable, devient alors le pivot de la structure subjective : elle exprime, couplée aux notions de complexe d'Oedipe et de symbolique, la nécessité de séparation et de perte qui conditionne l'existence du désir. Le désir n'est pas appel de comblement de la perte, mais voeu de reproduction de la perte et de la jouissance de cette perte : la sublimation (*)

⊕ /inaugure le désir/.

CATHARSIS (Méthode, technique)

Terme grec signifiant purification ou purgation. On désigne ainsi toute méthode thérapeutique qui vise à obtenir une situation de crise émotionnelle telle que cette manifestation critique provoque une solution du problème que la crise met en scène.

Rien n'est plus difficile que de définir correctement le sens à donner à ce terme. C'est Aristote qui lui a donné une place définitive en en faisant le pivot de sa conception de la tragédie : la fonction tragique consisterait à "purifier" les passions mauvaises (crainte, pitié) par leur mise en jeu à l'occasion de représentations d'actes "vertueux et accomplis".

Breuer et Freud ensuite reprendront ce terme pour désigner leur première méthode psychanalytique : la reviviscence d'une situation traumatique provoquerait un décoincement d'affect (*) et de ce fait, celui-ci libéré, restituerait le sujet à la mobilité de ses passions.

On ne saurait trop souligner le lien invisible mais nécessaire qui lie la notion de catharsis à celle d'hypnose. Nous pensons que l'une ne va pas sans l'autre. C'est pourquoi quand Freud élabore les notions de transfert (*) et de libre association (*), il abandonne de ce fait celle de catharsis.

Freud fera remarquer bien longtemps après (1920) que cet abandon fut accompli par lui lorsqu'il remarqua le paradoxe qu'entraîne la notion : si en effet toute reviviscence de la scène entraîne une purification, on ne voit pas pourquoi de sa répétition renouvelée ne devrait pas s'ensuivre un soulagement d'autant plus grand.

.../...

Plus au fond, on ne voit pas non plus pourquoi le fait de vivre une scène traumatique devrait en abolir la nocivité. Le transfert n'est donc probablement pas une reviviscence d'une scène ancienne. L'abandon de la notion de catharsis signe l'entrée de Freud en analyse.

Il reste que la notion de catharsis connait actuellement un regain d'intérêt en raison du développement de techniques apparentées à celle de Breuer et Freud.

Il convient alors de remarquer qu'Aristote ne nous explique pas en quoi le surgissement des passions nocives à l'occasion suffirait à les évacuer. J. LACAN a fait remarquer qu'un sens plus caché est inhérent à la catharsis, si l'on accepte de reconnaitre que l'objet de la passion tragique (Antigone, Oedipe) est promis à un destin qui le fait passer dans une zone de souffrance ordinairement inaccessible à chacun, car la tragédie en tant que jeu consiste à mettre en scène et à dissimuler ce moment de passage. L'effet cathartique de la tragédie prend alors un autre sens : il est le surgissement chez le spectateur, de sentiments afférents à ce moment de limite, en tant que le spectateur reste sur la rive de cette zone et n'y pénètre pas. La tragédie est donc un jeu avec cette zone hors-limite.

Peut-on penser que les techniques cathartiques actuelles (psychodrame, de Moreno, relaxation, groupes restreints etc...) procèdent d'une telle conception ? Il semble que le principe commun qui les définit soit que le retour de la situation ancienne remette le sujet devant les choix que cette période critique comportait et l'amène à pouvoir faire le choix qui lui semble acceptable dans l'actuel, en tant que cette situation ancienne est actuellement morte. Ainsi, le secret de la méthode cathartique semble résider dans un travail de deuil (*) que le sujet s'autorise à accomplir en tant qu'il accepte le retour de son souvenir inacceptable. C'est la fonction de la parole, du fait de dire, qui est déterminant de cette mutation.

CHOIX D'OBJET (-par étayage, narcissique)

Modes d'élection amoureux d'une personne (l'objet) qui se définissent par leur répétition du rapport infantile du sujet à la mère principalement. C'est selon ce premier rapport que le sujet, venu à l'âge adulte, choisira à son tour d'autres personnes aimées.

[La notion de choix d'objet couvre une série de problèmes impossibles à résumer.] ~~Notons que~~ Pour Freud, un tel choix n'a bien sur rien de délibéré. Il est au contraire forcé et participe du destin. La notion de choix est-elle alors très adéquate ? Comment concilier conceptuellement choix et destinée ? Le problème de fond en cause est celui de la répétition (*) chez Freud :le sujet ne fait-il au cours de sa vie que de répéter l'infantile ?

Le second problème réside dans la définition de ces types de choix qui, pour Freud, se résument à deux : le choix d'objet par étayage et le choix narcissique (*).

En ce qui concerne le premier, il a donné cours chez Laplanche (*) à un important développement surla notion d'étayage (*) : les pulsions sexuelles s'édifieraient sur le fonctionnement des appareils servant à la conservation de la vie. Les pulsions d'auto-conservation (*) indiquent un premier objet à la sexualité : le sein maternel. C'est secondairement à ces pulsions que le sexuel trouverait donc sa place, ce qui expliquerait leur engrenage très remarquable sur les zones fonctionnelles vitales du corps (anus, bouche, sein, etc...)

.../...

Par ailleurs, Lacan a proposé, du caractère strictement alternatif de ce choix, une autre interprétation. Posant que le phallus (*) est le signifiant du désir, il remarque que l'alternative décrite par Freud peut se fonder sur l'alternative même en quoi tient le débat du sujet quant au phallus : l'être ou l'avoir.

Si dans la ~~fene~~ position narcissique, le sujet veut être le phallus pour satisfaire au désir de la mère, en revanche, pour autant que la castration (*) symbolique a opéré, le sujet, séparé par elle de ce phallus, est soumis à la loi de dépendance de l'Autre (étayage) et est contraint d'en passer par les défilés nécessaires de la demande de l'Autre pour satisfaire au désir. Le besoin de protection ou de nourriture n'est donc pas premier ni fondateur de cette position "anaclitique" (*) ; il ne constitue qu'une métaphore de la castration en tant qu'elle sépare le sujet, de la satisfaction narcissique de s'identifier au phallus. La distinction freudienne est ainsi fondée en raison.

- COMPLEXE -

Ensemble structuré d'éléments mnésiques inconscients de la personnalité qui l'organisent nécessairement chez chacun, à l'insu ou non du sujet et déterminent ses affects et actes.

On peut s'étonner du succès de ce terme, introduit par Jung et Bleuler. Si l'on en cherche la raison, on en voit deux avant tout. D'une part, il est aisé de deviner une première approximation, dans la notion, des archétypes (*) de Jung. On ne s'étonnera donc pas que la psychologie des profondeurs, de cet auteur, en fasse un usage extensif,

D'autre part, son expansion dans les mass-médias ne nous semble pouvoir s'expliquer que par la fascination pour les mystères en toc qui caractérise nécessairement l'effet de vulgarisation en psychanalyse. "Avoir un complexe", selon l'expression comique aujourd'hui reçue, est la meilleure manière de ne pas poser la question que ce complexe supposé recèle.

Le terme a du reste fort peu été utilisé par Freud, sinon dans un ensemble restreint de cas : complexe de castration, d'Oedipe et paternel. C'est cette limitation qui doit nous frapper.

Elle signifie que pour Freud, la notion de complexe n'est recevable qu'autant qu'elle désigne une fonction structurante nécessaire du sujet. Les chemins de la détermination inconsciente sont fortement organisés et ils le sont selon la structure du complexe d'Oedipe (*), selon ses différentes formes, féminine et masculine.

A ce titre, le terme de complexe ne fait que rappeler la conception déterministe de Freud en matière de réalité psychique (*). La réalité psychique n'est pas libre, mais définie par des causes inconscientes, à trouver dans l'histoire infantile du sujet. Ce terme n'est donc recevable qu'en tant qu'il rappelle le caractère matérialiste de la psychanalyse et sa reconnaissance du nécessaire et de l'impossible dans la vie humaine.

- CONSTRUCTION EN ANALYSE -

Terme utilisé par Freud pour désigner d'abord les reconstructions intellectuelles faites par l'analyste là où certains éléments semblent faire défaut à son expérience du discours du patient.

Ce terme, qui est marginal dans l'oeuvre explicite de Freud, est pourtant un des plus importants qu'il nous ait légués. ~~On ne saurait trop souligner la parenté de sa technique sur ce point avec la méthode~~ hilbertienne ~~d'adjonction d'éléments idéaux (à l'infini).~~

Que l'analyste en effet élabore de telles constructions et les propose à la reconnaissance du patient semble être profondément incompatible avec l'analyse, méthode non-suggestive et qui se propose d'élaguer toute forme de construction intellectuelle surajoutée aux données de l'inconscient. Comment Freud peut-il alors l'accepter et le pratiquer ?

On remarque alors bientôt que la présence, sans doute marginale, de ce concept, est pourtant toujours agissante en des points déterminants de sa pratique : reconstruction d'un coït supposé aperçu par l'Homme-aux-Loups, de l'amour porté par Dora à M. K., du caractère paternel de la figure solaire pour le Président Schreber, d'un tiers temps du fantasme "un enfant est battu".

Dans ces conditions, la question de la part de construction conceptuellement nécessaire à la pratique analytique ne peut que rester ouverte. A cet égard, le concept le plus radical en ce sens est peut être celui du refoulement primaire (*), pour ne rien dire du dualisme pulsionnel (*) que Freud élabore vers 1920.

.../...

Dans cette perspective, il est alors légitime d'étendre la notion de construction et de dire que les produits d'élaboration du patient analysant lui-même (fantasmes, souvenirs, théories sexuelles) entrent dans ce cadre sans qu'on puisse à priori trancher entre ce qui est nécessaire et ce qui est surcroît de résistance superflue.

Au reste, n'est-il pas clair que le succès social inéluctable de la psychanalyse participe de cette même ambiguité constructive : les constructions en analyse se révèlent enfin aussi constructions de l'analyse.

CONTRE-TRANSFERT

Terme introduit par Freud pour rendre compte des effets inconscients reçus par l'analyste du transfert (*) de l'analysant et des conséquences éventuelles d'impasses thérapeutiques qui en résultent.

Ce terme désastreux et par sa forme linguistique et par sa signification pratique, n'a cessé de recevoir un succès qui s'amplifie chez les psychanalystes, au détriment des problèmes réels qu'il dissimule plus qu'il ne les révèle. L'erreur de principe que la notion recèle consiste à croire que, le transfert étant une manifestation affective, il est nécessaire de penser symétriquement les manifestations affectives en retour de l'analyste. Or une telle symétrie, qu'on peut dénoncer comme imaginaire (*) n'existe pas. L'analyste, sans doute, reçoit bien des effets du transfert de l'analysant. Mais ces effets ne sont que superficiellement "affectifs". En fait, ils sont d'un autre ordre : ils touchent l'analyste au point où il est interrogé sur la raison de son "intérêt pour la psychanalyse", ce qu'on peut appeler d'un terme proposé par J. LACAN, le désir de l'analyste (*). Toute la question est de savoir si un tel désir peut exister et pourquoi. Ajoutons qu'il ne saurait se confondre en aucun cas avec le désir (tout-à-fait inexistant) d'être analyste, ineptie que l'on entend quelquefois formuler.

Mais dans ces conditions, on voit que la notion de contre-transfert dissimulait doublement un problème, puisqu'elle ne disait rien du transfert (*) lui-même. Il apparait en retour de cette démonstration que le transfert est aussi une question sur l'existence (posée par le sujet). Toutle problème est de savoir

.../...

pourquoi cette question doit prendre la figure passionnelle de l'amour-haine, à laquelle elle ne se résume jamais.

C'est dans la mesure seulement où on ne méconnait pas cette nature du contre-transfert, que la question du transfert n'est elle-même pas trahie.

(la seconde occasion d'affaire assez).

CONVERSION

Procès de formation de symptôme par lequel une quantité d'énergie psychique (libido *) est supposée passer dans le corps sous forme de symptômes somatiques divers (paralysies, douleurs, anesthésies, etc...)

Ce terme, bien que marginal dans la doctrine de Freud, qui l'a inventé, n'en pose pas moins des problèmes toujours irrésolus.

Le principal problème concerne les rapports du somatique et du psychique, pour user de ces termes reçus comme évidents. Comment concevoir que le psychique puisse passer dans le somatique, voire inversement ? Spinoza peut déjà critiquer Descartes sur ce point, qui semble présupposer la séparation de ces deux termes. C'est bien pourquoi Freud introduit à cette place la notion de pulsion (*) comme lien manquant entre les deux termes. La notion de conversion appelle donc celle de pulsion, pour ne pas préjuger du caractère adéquat ou non de celle-ci.

Le second problème consiste à souligner que la conversion suppose l'existence d'un "symbolisme" capable de prendre corps sous forme de symptômes corporels. Le symptôme serait un tenant-lieu d'un évènement psychique. Mais ceci semble supposer que "l'inconscient soit structuré comme un langage". Or quoi qu'il en soit de cette thèse, elle laisse intact le premier problème, qu'elle ne résout que par l'intermédiaire d'un "comme" sur lequel repose toute la démonstration. Est-il ou non légitime de dire que l'hystérie "parle" ? Le symptôme somatique est-il ou non parole ?

.../...

Le troisième problème concerne la distinction entre hystérie et maladie psychosomatique (*). La n otion de conversion, d'abord appliquée à l'hystérie, peut-elle être appliquée à la psychosomatique, où semblent régner des maladies réelles ? On proposera à défaut de réponse absolue, de distinguer ces deux types de "passages au corps" selon les deux fonctions de l'image du corps (*) de Gisela Pankow. La première fonction concerne en particulier les affections psychosomatiques ou somatisations, tandis que la seconde, qui ne concerne que le sens (la signification), permet de situer la conversion hystérique.

- CURE-TYPE -

Cure supposée satisfaire à certains standards de conformité de la doctrine psychanalytique.

Une telle notion ne saurait mieux faire que de mettre en évidence le virage constant de la conformité au conformisme, qui constitue le risque inévitable de la psychanalyse .

De tels standards de conformité n'existent pas ni ne sauraient exister. Il convient donc de dire que, s'il y a bien une éthique de l'analyse, il n'y en a aucune déontologie, sinon de faux semblant. La notion de cure-type, comme celles de critères de fin d'analyse, ou d'analyse didactique (*), ne sont que des manifestations du conformisme social nécessaire des analystes lorsqu'ils font groupe.

Il reste alors à poser le vrai problème de ce en quoi consiste un acte analytique. Seule la définition du soubassement pratique de l'analyse -la fonction de la parole- permet de le définir. Si laparole a pour fonction d'émettre le vrai, c'est de cet acte de position de la vérité que doivent résulter, non pas les critères d'une cure-type, mais les chemins jamais calculables ni prévisibles d'un acte analytique. Ceci suppose qu'un tel acte reste indéfiniment ouvert dans sa définition et que nul analyste n'en a la définition. Il ne peut au mieux que faire état de son expérience analysante pour tenter de dire le moment tournant qui l'a amené à soutenir sa pratique et son acte, sans critères ni standards.

- DECHARGE -

Terme d'inspiration physicaliste (*) par lequel Freud tente de penser le principe fondamental du fonctionnement psychique : évacuer les quantités d'excitation reçues par l'être, afin de maintenir autant que possible un état de moindre tension de l'existence.

Il faut savoir que cette notion, issue du physicalisme de Helmholtz est chez Freud seulement métaphorique. Elle révèle en sous-main une question sur l'existant qui ne se formule adéquatement qu'à partir de notions comme la pulsion de mort (x), soit pour autant que Freud s'oriente vers une conception du proprement humain qui ne trouve pas sa définition juste dans des modèles mécanistes.

Cf surtout les articles : principe de plaisir (x), principe d'inertie (x)

-:-:-:-:-:-

- DEFENSE -

Acte par lequel un sujet confronté à une représentation insupportable, décide d'oublier et refoule celle-ci, faute de se sentir les moyens d'accomplir le travail de pensée qui permettrait de la lier (*) aux autres pensées. Cette représentation est pour Freud principalement d'ordre sexuel.

Cependant, la quantité d'affect (*) déplaisant éveillée par cette représentation n'est pas pour autant éliminée. Elle va donc, selon l'hypothèse de la conservation de la libido, se transformer et prendre d'autres chemins, suivre d'autres traces mnésiques (*) ou représentations (*) (en liaisons plus ou moins lâches avec la première). C'est cette accumulation de quantités d'affect déplacées (*) qui engendre le symptôme. Dans la conversion, par exemple, les quantités d'affects prennent une voie somatique : une partie du corps, en relation historique plus ou moins lâché avec l'évènement insupportable, va devenir le lieu supposé d'accumulation des quantités d'affects. Freud, pour établir cette transformation, est amené à supposer qu'il existe des traces mnésiques résultant de frayages (*) de l'appareil nerveux. Les quantités auraient une plus grande facilité à suivre des voies déjà frayées.

On voit que cette neurologie de pacotille n'est que la forme conceptuelle déficiente dans laquelle Freud essaie de couler sa découverte : celle de l'inconscient. Ce n'est que progressivement que ces modélisations pseudo-physiologiques cèderont le pas ~~pour~~ à une description plus épurée des concepts psychanalytiques.

- DEMANDE -

Terme introduit par J. LACAN dans un triplet : besoin — demande — désir qui sert de soubassement à la dialectique du désir. Si le désir est désir de l'Autre, le sujet en est amené pour toute formulation d'un besoin éventuel, à passer par les défilés de la demande : l'Autre, en tant que lieu du code (*) filtre et modèle le besoin aux formes du signifiant.

Il en résulte d'une part que ce qui ne peut passer dans la parole est soumis à la condition du refoulement (le sujet est barré) ; d'autre part, dans l'écart de la demande articulée (dite) et du besoin, demeure un reste inassimilable à toute articulation : le désir.

La demande est donc toujours demande à l'Autre (*) : elle exprime la nécessité d'en passer par les défilés du symbolique, qui caractérise l'être humain.

Mais puisque l'Autre symbolique est ainsi prévalent dans la détermination de l'acte humain, il en résulte que la demande est demande de l'Autre : c'est à partir de l'Autre que le sujet demande, lors même qu'il se croit le plus authentique ou le plus honnête.

Dans ces conditions, la demande, avant d'être demande particularisée, est demande de rien, si ce n'est de l'amour. Ce qui est quémandé dans l'Autre n'est pas un objet défini, mais le don le plus radical que l'Autre puisse opérer : celui de son amour. Il en résulte que rien ne saurait satisfaire aucune demande ; la frustration (*) est

.../...

donc un chemin nécessaire. Et de ce fait, la formule la plus juste pour définir l'amour, c'est qu'il est le don de ce qu'on n'a pas ; puisque, de ce qu'on a, rien n'est adéquat à la demande d'amour.

Mais c'est au-delà de cette demande d'amour que s'ouvre la question du désir, soit, de ce qui reste inarticulable à toute demande.

- DEPLACEMENT -

(Allemand : Verschiebung) Opération par laquelle une quantité d'affect (x) liée à une représentation, peut se détacher d'elle et se lier à une autre, qui n'a avec la précédente que des liens d'association peu intenses voire contingents. Cette dernière représentation reçoit alors une intensité d'intérêt psychique sans commune mesure avec ce qu'elle mérite effectivement, tandis que la première est comme désaffectée, voire refoulée de ce fait.

Une telle opération exige l'hypothèse d'une énergie libre caractéristique des processus primaires (x). Elle permet de ce fait l'accomplissement des autres opérations des processus primaires : la condensation principalement et, dans le rêve, elle joue en faveur d'une réélaboration plus aisée de son contenu par la mobilité des quantités d'énergie libre qui la spécifie.

Jakobson (1956) distinguant deux aspects fondamentaux du langage, s'efforce de rapprocher le déplacement et la condensation (x) de la fonction rhétorique de métonymie (le symbolisme freudien étant tenu pour analogue à l'aspect de similarité métaphorique).

Lacan (1957) ~~anticipant d'ailleurs sur~~ corrigeant cet auteur ~~et le reprenant ensuite~~, remarque que l'axe métonymique de contiguité est définissable par la connexion des éléments et qu'il représenterait donc mieux le déplacement seul (des quantités d'énergie), tandis que la condensation serait représentée par l'axe métaphorique du langage. Ce changement est corrélatif d'une mutation d'ensemble des notions de symbolique (x) et d'inconscient (x)

—

DEPRESSIVE (POSITION -)

Voir aussi : anaclitique, étayage. En ce qui concerne la notion de position (*), voir : schizoïde-paranoïde (position -). Cette position fait suite chronologiquement et logiquement à celle sus-dite. Alors que dans la précédente, le clivage etle morcellement des objets prédominaient, le caractère dominant de celle-ci est la constitution de l'objet total (*) : l'image du corps de la mère, ce qu'on se permettra d'interpréter avec J. LACAN comme l'opération d'un manque de l'Autre : la mère est marquée de manque et c'est justement ce qui la fait "totale" : dénégation de la castration maternelle.

Il en résulte un changement profond du mode de l'angoisse : à l'angoisse paranoïde d'attaque-morcellement se substitue l'angoisse dépressive de perdre l'objet total (la mère). C'est donc qu'en un sens cette perte a déjà eu lieu (constitution de l'objet perdu (*) au sein de l'Autre) et qu'elle conditionne l'amour (*), comme répétition de l'angoisse de la perte.

On peut dire que cette angoisse de perte fantasmatique (*) se présente sous la forme d'une crainte de détruire la mère en raison des senti-

.../...

ments d'envie portés aux objet internes (*), des souhaits de se les approprier, marque de sadisme (*), infantile, Mais par là, on n'explique guère que les vertus proverbiales de l'opium ; à quoi s'ajoute que ce sadisme s'est atténué par rapport à l'autre position où il dominait : la notion de sadisme infantile fait double emploi. On dira avec plus de finesse que le nouement qui s'opère dans cette position entre pulsions agressives et libidinales permet, par la formation de symbole (*) à l'état natif, de rendre assumable le souhait de destruction dont le sujet est porteur.

Devant la difficulté née de cette angoisse, le sujet réagit primordialement par les défenses maniaques (*) (déni, idéalisation, mépris) qui dissimulent la perte internalisée.

Un mode plus élaboré de travail subjectif est la réparation (*) dont on peut se demander -si elle est identique à la sublimation (*) de Freud,- si elle est vraiment une défense et non pas plutôt l'effet de sujet propre à cette position : moyen de reconnaissance de la perte par la formation de symbole.

.../...

Cette position inaugurant l'oedipe précoce (*) au sens de Klein, et l'enfant y acquérant plus d'indépendance à l'endroit de l'objet maternel, on aura avantage à comparer cette position avec les phénomènes transitionnels (*) de D. W. Winnicott, et avec la seconde phase de séparation-individuation de M. Mahler (*), (stade du miroir de J. LACAN).

Désir : nouvelle définition.





Terme central de la doctrine de J. Lacan. On ne peut le définir que par le montage où il est pris : le désir est d'abord désir de l'Autre (*). Sa cause ~~qui~~ est un objet partiel (ou objet (a)). Son objet ~~qui~~ est le fantasme. Sa ~~fonction~~ structure est d'être ce qui reste inarticulable du sujet (*) de l'inconscient. Sa fonction est d'être un point de fixation de ce sujet par lequel celui-ci se marque comme existant. Son mode nécessaire est la méconnaissance : le désir est toujours inconscient.

G. Taillandier. — NGLE. — deb 4. 57

- **DESIR** -

Terme central de la doctrine de J. LACAN. Sa définition ne peut avoir lieu que dans un ensemble qu'on va établir.

Certes chez Freud, la notion de désir n'est pas absente. J. Lacan a fait remarquer que l'Interprétation des Rêves se termine par l'expression du "désir indestructible". Par ailleurs, on sait que Freud a fondé toute son analyse du rêve sur deux idées : que le rêve est expression d'un désir ; que le désir (Wünsch) principal du rêve est le désir de dormir. Mais ce n'est qu'une occasion de plus de remarquer que Freud semble limiter sa notion de désir au rêve, et ne songe pas à le généraliser pour d'autres formations de l'inconscient, à l'exception peut-être de quelques allusions au désir oedipien (x) vite reléguées. C'est, à la place, la notion de libido qui semble l'emporter, selon la conception énergétiste que Freud se donne de sa propre découverte.

Ce n'est ~~donc~~ qu'avec J. LACAN que ce terme devient déterminant en psychanalyse et ceci dès 1932. Dans un souci de retour au concret, en réponse à G. Politzer qui reprochait à Freud son abstraction et son mécani~~sme~~cisme, et animé par ailleurs par la conception amoureuse du surréalisme, Lacan pose que le terme central d'une conception de l'être humain est le désir. ~~Nous nous en tiendrons à la formulation achevée de cette notion~~

Le terme inaugural est comme toujours chez J. LACAN, une réflexion à partir du stade du miroir (x) et du complexe d'Oedipe (x).

.../...

~~Il s'agit de [struck] fonder en raison l'expérience de ce complexe premier~~ Pour cela, Lacan fait remarquer en usant d'une formule de Hegel, que "le désir est désir de l'autre", autrement dit que la Loi (x) de l' l'autre est déterminante de mon propre désir. C'est dans l'analyse du fait de l'envie, que cette donnée est mise en évidence : dans cette passion, ce que le sujet vise, ce n'est nul objet, ni même un "sujet", mais, à travers l'autre, le désir de cet autre pour un objet. D'où la célèbre formule de François 1er : "Ce que mon frère Charles Quint veut, je le veux aussi". Ce qui est désirable, ce n'est pas l'autre, ni aucun objet ; c'est le désir de l'autre en tant que tel. On ne désire jamais qu'un autre désir ; un objet n'est jamais désirable qu'en tant que désiré par un autre (rivalité et phénomène de prestance défini par H. Wallon).

Cette formulation ~~du problème~~ du désir s'arrête à laposition qu'on pourrait appeler narcissique du désir : l'autre est le rival envié ; on ne désire qu'à travers lui ; on ne désire pas tant quelque chose que le désir de l'autre.

Il reste à trouver s'il existe un moyen d'échapper au caractère captateur de ce désir de l'autre. Le sujet n'est-il pas en effet en risque extrême de s'y aliéner tout-à-fait ? Comment peut-il trouver sa place dans ce désir autre où il se perd et s'absorbe par l'envie, (mythe de Narcisse) ?

Cette issue est trouvée par J. Lacan à partir de la position de la Loi symbolique (x) (1953). Sans doute le désir est bien désir de l'Autre (désir de la mère). Il est le désir d'inceste qui est au coeur de l'inconscient (complexe d'Oedipe). Mais de ce fait, son caractère de marque et de Loi le fait échapper à la variabilité et à la puissance de captation de l'imaginaire. La fonction de la castration (x) permet de

s'en assurer. Selon une idée issue de Freud, la castration menacerait le désir. J. Lacan renverse leproblème et montre que loin de là, c'est au contraire la castration (symbolique) qui permet le désir. La fonction du père n'est pas d'interdire le désir, mais de le permettre grâce à l'interdit. La Loi ne contredit pas le désir, mais l'autorise. Toute proximité à l'objet du désir (la mère interdite) tue le désir, et suscite l'horreur (Oedipe à Colone).

Le désir est donc marqué de "manque" et la castration symbolique est la loi de ce manque. Une troisième position du désir se dessine : ~~Alors :~~ pourquoi le manque serait-il nécessaire à l'existence d'un sujet ? C'est autour d'une réflexion sur le réel (x) que J. Lacan va dégager ~~cet~~ ~~la question et~~ sa réponse. Pour lui, "le réel, c'est l'impossible". ~~Le sens de~~ Cette formule ~~est simple : il~~ signifie conformément à ce qu'a dégagé Freud, qu'il y a du traumatique dans la vie humaine, et que toute l'existence inconsciente consiste à avoir affaire à cela, en le répétant (x). Le réel, c'est donc le traumatique, c'est-à-dire l'impossible (à assumer), l'inconciliable avec la parole. On peut dire en ce sens que le réel est manque, ce qui signifie que le réel détrompe et fait trou dans le symbolique : il est de ce fait la cause de la répétition.

Si le manque est nécessaire à l'existence d'un sujet, c'est dans la mesure où le sujet a à prendre acte de ces trous du réel impossible. Il y a de l'impossible, et la fonction de l'interdit dans la vie humaine est de le reconnaître : c'est la fonction de la castration symbolique.

.../...

G. Taillandier :

La Loi symbolique n'est qu'une introduction au manque nécessaire. Mais le problème du désir se pose ailleurs : s'il y a du désir, c'est parce qu'il y a du réel qui fait sa cause. La cause du désir est un réel, auqel le sexuel donne un masque obligé. Toutefois, le désir n'avoue pas cette cause, et c'est pourquoi elle n'apparaît jamais que dissimulée sous le masque du fantasme (x) qui est l'objet et non la cause du désir.

Dans ces conditions, on voit que le désir veut dire : il y a du désirant (le sujet est désirant). Mais il n'y a pas de désirable (un sujet est toujours indésirable). Ce sujet est voué à rester ce désirant qui trouve sa cause dans un impossible qui fait trou dans sa parole. Les habits qu'il peut trouver à cet impossible ne sont ~~damis~~ jamais que pur masque (c'est ce qu'on appelle les objets partiels (x)).

G.Taillandier/NGLE 17.II 81.

DESIR

Introduit en psychanalyse par J.Lacan,.On doit le définir par le montage où il est pris: le désir est d'abord désir de l'Autre(x). Sa cause est un objet partiel ou objet(a). Son objet est le fantasme. Sa structure est d'être l'inarticulable dans la parole du sujet(x). Sa fonction est d'être un point de fixation du sujet par lequel celui-ci affirme son existence. Son mode nécessaire est la méconnaissance.: le désir est toujours inconscient.

Le désir est désir de l'Autre, de la mère. Il est le désir d'inceste qui est au coeur du complexe d'Oedipe. Son caractère de marque et de Loi le fait échapper à la variabilité qui caractérise ses objets. La Loi en effet ne contredit pas le désir mais l'autorise, dans la castration(x).

Le désir est donc marqué de manque et la castration symbolise la loi de ce manque. Si le manque est nécessaire à l'existence d'un sujet, c'est que celui-ci a à prendre acte des trous du réel impossible(x). Il y a de l'impossibilité et la fonction de l'interdit est de le reconnaître.

Grâce à quoi le désir, qui trouve dans un réel sa cause, en est séparé. Le sexuel dans le désir donne un masque obligé à ce réel, mais le désir n'avoue pas cette cause, et c'est pourquoi elle n'apparaît que dissimulée sous le masque du fantasme(x) qui est l'objet et non la cause du désir.

Résidu de l'article précédent. On appréciera l'effet de la contraction éditoriale...
G.T. 2008.

- DEUTUNG -

Terme allemand voulant dire interprétation ~~[illegible]~~.
Chez Freud, est traduit classiquement par : interprétation. Traumdeutung : l'interprétation des rêves. Voir à interprétation (x)

- DESTRUCTION (PULSION DE)

Equivaut pour Freud aux pulsions de mort (voir ce terme).

La nuance entre ces deux termes est peu sensible. La pulsion de destruction semble spécifier l'aspect d'éclatement attribué aux pulsions de mort, tandis qu'Eros serait rassemblement, selon une métaphore inspirée d'Empédocle. On peut se demander si une telle métaphore est bien riche de conséquences.

Par contre, on peut regretter que Freud n'ait pas donné plus de place à cette notion de destruction, qui aurait pu lui faire rejoindre la question de savoir quelle part de négation est nécessaire à l'activité humaine. J. P. Sartre a, mieux que lui, souligné ce point.

DING (DAS -)

Allemand: " La Chose " (distingué de die Sache).

Pour Freud (1895), le terme désigne la mère en tant que premier "objet" de satisfaction à retrouver, le désir étant la tentative de retrouvaille toujours répétée.

J.Lacan (1959) reprend cette notion: partant de l'idée freudienne de répétition, l'interprétant comme répétition symbolique (+), il pose qu'elle a pour cause un objet perdu (le sein maternel par exemple). Tout travail symbolique consisterait à rechercher cet objet perdu et à reproduire sa perte (puisque l'inceste est interdit).

La sublimation est ce travail de reproduction symbolique de l'objet perdu. Si la Chose est la mère, elle est inaccessible, mais cette impossibilité est la condition du désir. On ne fait que parler autour de cet objet, on ne désire que lui mais il reste innommable. Il est remarquable qu'inversement, tout acte qui passe outre à cet interdit rencontre l'horreur: Oedipe Roi de Sophocle.

Le fait éthique consiste à s'interroger sur l'existence nécessaire de cette Chose , à la reconnaitre, à en définir les limites. Si le désir ne peut que respecter cette limite qui interdit l'accès à la Chose, le fait éthique premier <u>est</u> le désir, sous toutes ses formes.

G.Taillandier/NGLE 17. II. 81

DESTRUCTION (PULSION DE-)

Equivaut pour Freud aux pulsions de mort (x). Il y a peu de nuances entre ces deux termes: la pulsion de destruction spécifie l'aspect d'éclatement attribué aux pulsions de mort, tandis qu'Eros serait rassemblement d'unités vitales, selon une métaphore inspirée d'Empédocle.

DEUTUNG

Allemand: interprétation. Traumdeutung : interprétation des rêves. Voir Interprétation.

DING (DAS -)

Allemand : la Chose. Désigne pour Freud la mère en tant que premier "objet" de satisfaction à retrouver, le désir étant la tentative de retrouvaille toujours répétée.

Discours (quatre)

L'original n'existe que manuscrit. Voir dossier de manuscrit. Pas de frappe.

⟶

G.Taillandier/NGLE

DISCOURS (QUATRE -)

Structure définissant pour J.Lacan les rapports du sujet de l'inconscient, d'une part à la chaîne signifiante la plus simple et d'autre part au réel (principalement le corps) en tant qu'il définit tout sujet.

On a quatre termes : \$ le sujet refoulé de l'inconscient; deux signifiants dont l'un est le moi idéal (S_1), l'autre l'idéal du moi (S_2); et le réel, présent sous la forme de la cause du désir (ou encore de l'objet de la pulsion).

Ces quatre termes définissent une structure minimale des rapports du sujet parlant à la parole et au désir : un discours, dont le soubassement est fait de places :

$$\frac{\text{agent}}{\text{vérité}} \; \frac{\text{Autre}}{\text{production}} .$$

Si l'on fait alors permuter à ces places les termes définis, à partir d'une formule initiale:

$$\frac{S_1}{\$} \; \frac{S_2}{a} ,$$

qui définit le discours du Maître, on engendre quatre structures ou discours : de l'Universitaire, de l'Hystérique, et de l'Analyste, qui permettent de mieux cerner et de simplifier les forces en jeu dans ces positions du sujet de l'inconscient qui y est toujours agissant.

ECHEC (NEVROSE D')

Stucture névrotique dont le symptôme dominant résiderait pour le sujet, dans une impossibilité de tolérer la satisfaction de son désir. Ce sujet ne cesserait de se mettre en position d'échec, lors même que les conditions seraient réunies pour une satisfaction réelle.
Que la dimension de l'échec soit une dominante de l'histoire du névrosé n'est pas contestable; mais les mécaniciens de la libido sont satisfaits à peu de frais en y voyant une conséquence d'un surmoi (+) trop dominant.
Si l'essence du désir (+) tient en ce qu'il ne peut être satisfait, sinon dans la sublimation ou dans l'angoisse, l'existence humaine est un échec nécessaire, puisqu'elle ne réside que dans le désir, indestructible. Ce désir comporte toujours une dimension d'échec qui est la manisfestation de la puissance qui nous traverse, non pas celle du surmoi, mais du langage dont le sens nous ouvre à l'absence d'achèvement de notre nature.

ECRAN DU REVE

Selon B.D Lewin (1946), le rêve se projetterait sur un écran blanc inaperçu du rêveur, qui serait le sein maternel. L'expérience du "Blanc" dans le test de Rorschach (+) nous semble plutôt suggérer que cet écran hypothétique serait la marque caractéristique de la position schizoïde (+) et non du narcissisme primaire, comme le pense l'auteur.

EGO

Traduction anglaise maladroite du terme freudien " Ich ", qui signifie aussi bien Moi que Je (Voir ces termes). Au sens restreint est quelquefois reçu en France pour traduire le moi (au sens de J.Lacan).

L'école américaine (E.Kris, H.Hartmann)a développé vers 1940 - 1950 une Ego - Psychology qui, pratiquant la voie décrite par A. Freud (le Moi et les Mécanismes de Défense, 1946), pose l'ego au centre de la réalité du sujet et inscrit ainsi la psychanalyse dans une psychologie de l'adaptation, elle - même issue du pragmatisme anglo - saxon.

Dans un texte d'inspiration américaine, ce terme est souvent synonyme d'un moi au sens large et peut signifier le sujet (au sens de J.Lacan).

On ne doit jamais lire ces textes de façon univoque sous peine de manquer ces nuances qui du reste sont absentes chez S. Freud.

EGO-PSYCHOLOGY

Conception d'une école américaine de psychanalyse qui, dans la ligne définie par A. FREUD (Le Moi et les Mécanismes de Défense 1946), centre la conception analytique autour du moi (ego). Elle pose pour cela -qu'il faut délaisser la dernière théorie freudienne des pulsions- qu'il faut définir et réinsérer le moi dans les mécanismes d'adaptation au milieu social et culturel, ceci dans la voie déjà ouverte par le culturalisme (*), ses principaux théoriciens sont : Ernst Kris (1955), Heinz Hartmann (1939 à 1953 environ), Rudolf Loewenstein (1940, 1957).

ELABORATION SECONDAIRE

Ne pas confondre avec: perlaboration (Durcharbeitung).

Procès de travail du rêve dont la fonction serait de lui donner un aspect compréhensible à la conscience de veille. Cette opération aurait des succès divers, elle échouerait parfois. Un de ses moyens privilégiés serait de se servir de la structure "prête à porter" du fantasme dans sa construction.

Laplanche et Pontalis ont souligné avec raison que cette opération n'agit pas après coup sur les éléments du rêve, mais leur est contemporaine: elle contribue d'emblée à la constitution du rêve.

On peut se demander quel est le sens de cette fonction. On pourrait l'assimiler à l'imaginaire (+) chez J.Lacan: masque donnant sens à l'absurde.

Pourtant, son utilisation des fautes me suggère une autre conception: ne serait - elle pas la condition d'unité qui résulte de l'existence d'une cause du désir (+) inconscient à un rêve donné?

EMPRISE (PULSION D'-)

Pulsion supposée par Freud (1905, 1915, 1920), dont le mode serait d'assurer une maîtrise de l'objet, voire de lier (*) les souvenirs traumatiques. Cette pulsion serait indépendante du sexuel (1915) et ne s'y allierait qu'en second dans le sadisme érogène (*).

J. Laplanche semble avoir isolé le premier cette notion, encore que Ives Hendrick (1942-43) lui ait donné suite dans un autre contexte. Pour ce dernier, s'inspirant des théories de l'apprentissage, il existerait un instinct de maîtrise inné, non-sexuel, indépendant du principe du plaisir.

Pour Laplanche cette pulsion, interprétée dans un contexte freudien, permettrait de rendre compte de la nécessité de maîtriser l'excitation externe ou pulsionnelle et par conséquent fonderait la tendance à la liaison (*) caractéristique de l'appareil psychique.

J. Lacan (1970) a souligné que le problème de la maîtrise se pose bien en psychanalyse, mais qu'elle n'est que la forme que la méconnaissance ima-

.../...

ginaire (*) donne à la structure du fantasme qui conditionne le désir : le sujet n'est pas maître de son désir ; il est plutôt maîtrisé par le désir de l'Autre. La maîtrise n'est que la part d'ignorance par laquelle le jeu du fantasme laisse refoulée cette détermination inconsciente par le désir de l'Autre.

ENONCE - ENONCIATION

Distinction introduite semble - t - il par R.Jakobson (1957) en linguistique et reprise par J.Lacan (1958) en psychanalyse, y désigne la duplicité du sujet ou encore sa refente (+): s'il y a nécessité de refoulement dans l'inconscient, le sujet ne peut que s'effacer pour parler. La dimension de l'interdit dans l'expérience humaine met en évidence que l'énoncé (ce qui se dit) n'est jamais vraiment porteur de ce qu'on veut dire, et encore moins de l'acte de dire lui - même. L'énoncé est toujours en reste sur ce qu'on souhaite dire (l'énonciation): celle - ci est interdite, ou plutôt refoulée. La dimension du désir (+) résulte de cette "refente" entre énoncé et énonciation: le désir est inarticulable bien qu'on ne cesse de chercher à l'articuler. L'énonciation désigne le message inconscient dont le sujet est porteur tout au long de sa vie: celui que lui a délégué le désir de l'Autre (+).

ENVIE DU PENIS

Equivalent pour les femmes des effets du complexe de castration (+) décrit par Freud pour le garçon. Cette castration imputée à la mère sous la forme d'un reproche de ne pas l'avoir créée garçon, produit sur ~~elle~~ la fille une renonciation à l'activité phallique, et un virement d'intérêts au compte du père, sous la forme du désir d'avoir un enfant de lui.

Que la fillette subisse les effets de la castration parait aberrant; ne s'agirait - il pas pour Freud d'un "désir de symétrie" destiné à effacer la différence féminine? Mais l'expérience analytique ne cesse de confirmer l'existence d'un tel complexe inconscient (+) chez la femme.

Or, loin que cette envie du pénis rétablisse une symétrie, elle ne cesse chez Freud d'accuser une dissymétrie croissante.

D'une part, Freud (1908) en posant que la fillette porterait envie (et non désir) au pénis du garçon, annule la symétrie des droits de l'homme et de la femme et fait reposer le désir sexuel sur un pivot phallocentrique.

Mais de plus, sous des symétries apparentes, il fait

valoir des différences entre les deux sexes, au profit du féminin. Premièrement, le défaut lié à cette envie n'est jamais imputé au père mais à la mère: la castration féminine a une génèse féminine et non paternelle. En second que cette envie provoque une renonciation à l'activité phallique de la fille et un virement des intérêts libidinaux au compte du père reste une énigme si cette origine est féminine.

Enfin Freud (1925 - 32) introduit la question sur la nature de la sexualité féminine, et souligne la dépendance première de la fille à l'endroit de la mère, soubassement pour elles de toute relation ultérieure au père. Comment parler ici d'une symétrie phallocentrique, quand c'est la fonction du père qui devient un problème?

L'envie du pénis n'est pour Freud qu'une donnée secondaire régulatrice des mutations du désir, sur le fond premier de ce lien à la mère, dont on oublie trop que pour le garçon aussi, il est au fondement de son Oedipe.

EPISTEMOPHILIQUE (PULSION -)

Expression à notre connaissance inventée par M. Klein. Chez Freud qui parle de Wisstrieb, de Wissbegierde, (désir ou pulsion de savoir), désigne une forme détournée des pulsions sexuelles: le désir de savoir aurait son origine dans une interrogation sur la nature de la sexualité. Le sexuel serait à l'origine de ce~~t autre~~ désir.
Chez M.Klein (1928), qui parle plutôt de "tendance épistémophilique", celle-ci serait issue des problèmes sans réponses et sans formulations satisfaisantes que l'enfant se pose quant au sexuel. Il s'ensuivrait souvent un sentiment de ne pas savoir, source de nombreuses inhibitions. Cette tendance à savoir viserait avant tout l'intérieur du corps de la mère et son contenu, que la tendance sadique et la tendance à acquérir les objets internes accompagneraient dans le souhait de l'accaparer, prenant racine dans les nombreuses frustrations prégénitales et oedipiennes.
Chez J.Lacan (1965), la notion prend le nom de pulsion épistomologique, et devient l'élément permettant d'interroger la division du savoir et de la vérité, qui résulte de la distinction entre sujet de la science et savoir inconscient. Dans une telle perspective, il semblerait qu'à certains égards l'enracinement du désir de savoir dans le sexuel, demande à être révisé: si le sexuel fait question, n'est - ce pas parce qu'il y a ce désir

EPREUVE DE REALITE

Procès posé par Freud, par lequel l'image souvenir d'un objet cause d'une expérience de satisfaction, est distinguée d'un stimulus externe (perception). J.Laplanche et J.B Pontalis ont souligné qu'un présupposé de Freud est l'impossibilité de distinguer à l'origine dans l'appareil psychique, une perception, d'une représentation hallucinatoire d'un objet satisfaisant. Un premier sens de la notion est donc de justifier en doctrine cette distinction, son effectuation restant cependant obscure chez Freud. En effet s'il y a de l'inconscient, comment se fait il que la vie ne soit pas un songe, chacun un être halluciné par ses propres voeux? C'est peut - être que cette question étant mal posée, entraîne une réponse sans issue.

Plus avant les mêmes auteurs ont souligné que l'épreuve de réalité a deux sens distincts: la <u>différenciation</u> du représentant d'objet pulsionnel (+) et de la perception externe; la <u>comparaison</u> de ce qui est extérieurement perçu au représentant interne afin de décider si le représenté dans le moi peut être <u>retrouvé</u> dans la réalité.

En définitive cette notion est nécessaire en ce qu'elle est une épreuve de retrouvaille de l'objet perdu. Or si l'on ne peut retrouver que ce que l'on a perdu (truisme qui n'en est pas un en psychanalyse),

on ne peut perdre que sous la condition d'accepter la Différence, dont la différence sexuelle d'une part, l'interdit de l'inceste enfin, sont les formes décisives. L'épreuve de réalité n'est que la forme dissimulée de cette acceptation, elle s'origine donc bien dans l'idéal du moi (le désir de la mère en tant que porteur d'une marque paternelle) et elle porte avant tout sur la possibilité de retrouver un objet substitutif de la mère interdite, à une différence près qui fait qu'une part de la jouissance en reste interdite. C'est là la seule réalité dont un sujet ait à faire l'épreuve.

EROGENE (Zone -, Corps -)

Au premier sens (zone), toute partie du corps susceptible de manifester une activité sexuelle. C'est l'expérience du symptôme corporel hystérique en tant qu'équivalent d'un acte sexuel, qui contraint Freud (1914) à postuler que le corps en général est susceptible d'une telle activité. Au second (corps), notion soutenue surtout par S. Leclaire pour rendre compte du fait que le corps, en tant que marqué par le signifiant, est la source incontournable du "pulsionnel", donc du désir. C'est cet accent porté sur le corps de plaisir qui "spécifie" cet auteur au ~~sens~~ sein de l'école lacanienne, et l'amène à suivre son chemin personnel.

EXCREMENT

A plusieurs synonymes souvent utilisés: le bol fécal, les fèces, les faeces, la merde, autrement dit selon Molière: les Matières. En psychanalyse, cet élément a reçu une promotion nouvelle: il devient l'objet pulsionnel anal (+), satisfaisant ladite pulsion (érotisme anal).
A ce titre, il ne saurait être confondu avec un attrait pour la saleté: le coprophile (+) ne recherche pas la saleté, mais à travers cet objet, un élément érogène (+) dont il n'est qu'un masque imaginaire. Au reste, cet objet loin d'être rejeté parce qu'il est sale, n'est considéré comme sale que parce qu'il est rejeté dans la demande éducative que la mère fait porter sur l'enfant (exigence du contrôle des sphincters). Ce n'est que pour faire plaisir à sa mère que l'enfant se détache de cet objet et le rejette, au point que, tout jeune, pensant qu'elle le lui demande au titre d'un cadeau, il le lui offre à pleines mains.

EXPERIENCE DE SATISFACTION

Origine selon Freud, de toutes les tentatives de retour et de recherche des actes ultérieurs pour retrouver un objet de satisfaction postulé irremplaçable. Plus classiquement toute intervention d'une autre personne de nature à résoudre la tension interne de besoin dont la pulsion exprime la poussée.

Freud avance que, la satisfaction originaire étant accomplie et son objet retiré, il subsisterait une image psychique de l'objet et une image de l'acte moteur qui a permis la satisfaction par cet objet. Il en résulterait qu'à défaut de l'objet réel lui-même, l'appareil psychique tendrait à se satisfaire par une hallucination de désir: l'évocation de l'image (hallucination de désir) de l'objet perdu.

Il est clair que cette explication ne tient pas ~~de-bout~~ pourquoi y aurait il un objet irremplaçable ? En quoi une "hallucination de désir" serait elle de nature à être satisfaisante autant que l'objet même ? Quelle est la nature de cette image postulée résiduelle ?

A travers ce parler psychophysiologique de pacotille, Freud se confronte aux paradoxes de l'objet perdu (+) cause du désir (+). L'hallucination primitive de l'objet perdu n'est pas une image mais un signifiant (+). L'objet perdu l'est par nécessité signifiante. Le désir n'est pas recherche d'un objet qui le comble: sa satisfaction (+) tient plus qu'à tout à la répétition du signifiant.

FADING (-DU SUJET)

Synonymes : éclipse, évanouissement, du sujet. Moment du sujet résultant de la refente ou division (*) qu'il subit par l'effet du signifiant. Cette éclipse s'écrit $\$$, dans ($\$ \lozenge a$), le fantasme, ou ($\$ \lozenge D$), la pulsion.

On ne saisit l'origine de ce terme que si l'on se souvient que E. Jones, cherchant à montrer que la crainte de castration provoquerait l'évanouissement du désir, se voit objecter par J. Lacan que la castration est plutôt la condition du désir, mais qu'elle provoque un évanouissement (fading) du sujet (*).

Dans ces conditions, si le sujet est l'effet du signifiant, il est "rédupliqué" par lui : refendu en sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation (*). Ce n'est donc pas que je parle, mais ça parle du sujet, qui ne dit jamais Je : il n'y a pas de sujet en première personne. C'est dans la coupure du signifiant (*) qu'on doit chercher le sujet : moment de manque (éclipse) que le signifiant introduit dans le réel. On devine là que cette notion de fading serait identifiable à la "trace mnésique" de Freud.

Le fantasme et la pulsion sont les manifestations déterminées de cette coupure : évanouissement du sujet devant la cause du désir (a), et devant la demande de l'Autre (D).

FORCLUSION

Proposé par J.Lacan (1954,1955) à partir de Damourette et Pichon pour traduire le terme isolé par lui chez Freud: Verwerfung.

En un premier sens, procès spécifique de constitution des psychoses: le signifiant du Nom - du - Père (+) forclos, réapparaît dans le réel (+) en particulier sous forme d'hallucinations.

Plus largement on en déduit que ce qui est rejeté du symbolique réapparaît dans le réel. Cette formule donnerait la loi générale de déduction des phénomènes psychotiques.

Enfin dans des extensions récentes, la forclusion commo opération cesserait d'agir spécifiquement sur le Nom - du - Père, ce qui suggérerait que le procès forclusif ne spécifierait pas les psychoses, mais peut - être toute position schizoïde (+), voire même désignerait un procès général de constitution du sujet apparenté aux mécanismes schizo-paranoïdes de M.Klein.

Un problème est de savoir en quoi ce mode d'élision particulier du signifiant se distingue du déni et de la dénégation. Comment est - il possible de concevoir un trou dans le symbolique ? Plusieurs formules approchées peuvent être proposées. Forclusion signifierait alors: ne rien vouloir savoir de la castration; être laissé en plant au sens d'un défaut absolu de sujet; être rejeté dans le réel sans

la médiation symbolique de la parole.

Plus récemment on a suggéré que ce qui est rejeté ((forclos)nn'est pas tant un signifiant (+) que le sujet lui - même: pour autant que le sujet est barré du signifiant, on peut se demander si tout sujet n'est pas nécessairement forclos. Mais le mécanisme spécifiant la psychose semblerait perdu au profit d'une théorie générale du sujet, forclos du signifiant. Ce serait une extension logique de la troisième acception du terme.

Comment la nature de la psychose peut - elle à son tour être déduite de cette dernière conception ?

On propose de la considérer comme un cas particulier de rapport à l'effet de parole, où manquerait l'opération du signifiant du Nom - du - Père: le manque d'inscription symbolique du sujet le laisserait sans attaches autres que des formations psychotiques substitutives de cette marque manquante.

FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

J. Lacan désigne par là en un premier sens l'ensemble des faits recensés par Freud comme définissant le champ de l'analysable: rêves, lapsus, actes manqués, oublis de noms, symptômes psychiques, angoisse inhibitions, actes singuliers, traits d'esprit, singularités esthétiques.
En un second sens plus strict, théorie de la production de ces événements. J.Lacan a montré que, si l'on pose l'inconscient structuré comme un langage, ces diverses formations sont réductibles à une production signifiante dont le schéma nécessaire et unique est le graphe (+) par lequel on représente l'effet de sens que le signifiant (+) opère dans le sujet.

ICHSPALTUNG

Littéralement : clivage du moi (ou du Je), (anglais : to split). Voir aussi clivage (*) au sens de M. Klein ; dissociation (*) au sens de Bleuler ; clivage de la conscience au sens de Janet (*).

L'importance de ce terme en analyse vient de l'usage que Freud en propose à partir de 1927, pour rendre compte d'un mécanisme spécifique de la psychose et des perversions. Si dans ces structures on peut souligner que le sujet opère un déni (*) de la réalité, et plus exactement de la castration dans la perversion, -à la différence du névrosé qui lui, refoule (*) et refuse une partie du çà (des pulsions)-, cette opération est insuffisante pour décrire ces positions. En effet, une prise en considération de cette réalité (de la castration en particulier) a lieu en même temps qu'elle est déniée : le pervers reconnait la castration féminine et en même temps la dénie (*). C'est cette coexistence de deux positons séparées qui exige la notion d'un clivage du moi face à la réalité.

La planche et Pontalis soulignent justement que ce procès est original en ce que distinct du refoulement (*) : le clivage et le refoulement sont antinomiques,

de même que la Verleugnung (*) porte sur la réalité traumatique, tandis que le refoulement opère sur les exigences du ça (des pulsions), dans la névrose.

J. LACAN a donné une impulsion nouvelle à cette notion, mais en un sens très différent, avec sa notion du sujet divisé (voir ce terme).

M. KLEIN a développé cette intuition avec sa théorie des positions particulièrement dans la position schizoparanoïde (*)

IDENTIFICATION

Procès de représentation (*) du sujet (*) qui consiste à trouver un représentant (*), emprunté à l'existence expressive d'un autre sujet (qualifié d'objet (*)). Ce représentant est le plus souvent un trait (*) unique, isolé, spécifique à l'autre personne (ainsi une jeune fille hystérique prendra pour trait la toux, parce que son père tousse habituellement).

Cette notion est corrélative de la mise en avant progressive dans l'oeuvre deFreud, du complexe d'Oedipe (*) comme complexe structurant du sujet, et de la seconde topique (*) qui développe les données de l'inconscient en termes de relation à l'autre. L'identification tend alors à devenir le procès central de la constitution du sujet, tendance qui ira s'accentuant historiquement.

Freud distingue trois aspects possibles de l'identification :

1 - Forme d'origine du lien affectif à l'objet (*) d'amour, elle serait marquée par la relation de dévoration du père, provocant l'incorporation (*) de ses traits comme idéaux.

2 - Elle apparaît comme forme de substitution régressive à un objet perdu : on s'identifie à l'objet perdu, tentative de le préserver de la disparition en se mettant à sa place : on s'identifie parce que l'on a aimé

.../...

 Deuil préalable 78

3 - Indépendamment de tout amour préalable, un sujet peut s'identifier à un autre qui partage un trait singulier en commun avec lui (généralement par rapport à une tierce personne). Dans ce cas, on aime tout-à-fait facticement, parce qu'on s'identifie.

J. Lacan -(19) a tenté de distinguer ces aspects respectivement comme trois modes d'identification : identification par incorporation, dévoratrice, primordiale ; identification au trait *unaire* (*), secondaire par régression à l'objet perdu, identification imaginaire hystérique au désir de l'autre.

Incorporation et introjection (*) sont les formes primaires de l'identification, sur le mode cannibalique.
Elles reçoivent chez M. Klein une place considérable.

L'intériorisation (*) est un terme mal défini souvent synonyme de l'introjection chez M. Klein. Chez Freud, cette notion ambiguë permet de rendre compte de ce que le surmoi (*) et l'idéal du moi (*) seraient la reprise à son compte par le sujet de traits parentaux et culturels. Ce passage vers l'intérieur est toujours resté un mystère théorique qui n'a d'égal que celui de la transsbustantiation qui d'ailleurs l'anticipe.

ILLUSION (PROCESSUS ILLUSION - DESILLUSION)

Proposé par D. W. WINNICOTT (1951) pour rendre compte d'une série de phénomènes (dits transitionnels) : "l'adaptation de la mère aux besoins du petit enfant, quand la mère est suffisamment bonne, donne à celui-ci l'illusion qu'une réalité extérieure existe, qui correspond à sa propre capacité de créer. (...) La question de l'illusion est inhérente à la condition humaine et nul individu ne parviendra jamais à la résoudre".

Ainsi l'enfant ne peut trouver place dans la vie qu'à la condition de cette illusion et le travail de désillusion (frustration) que la mère engagera à partir de là sera infini. On appelle sublimation l'aire qui permet la continuation de ce travail d'illusion.

L'effet d'illusion ne permet pas de dire que les objets qui apparaissent soient plus internes (au sens de M. Klein) qu'externes : ils sont intermédiaires (d'où le terme de transitionnel) et constituent le monde propre de l'enfant dans son rapport à la mère.

On voit que cette illusion constituante des objets transitionnels (*) est aussi constitutive de l'espace potentiel (*) puisque celui-ci est assimilable à une aire de jeu (*) de même structure que l'illusion et qui trouve en elle sa condition.

IMAGINAIRE

Catégorie d'un ensemble ternaire (symbolique, imaginaire, réel) introduit en psychanalyse par J. LACAN (1953). Les propriétés spécifiques de cette catégorie sont : la méconnaissance de la détermination symbolique du sujet ; le masquage multiple du réel et la dissimulation de sa structure de trou et d'impossibilité ; l'illusion de totalité de l'image du corps et la dénégation de la castration (ou un accent déplacé sur celle-ci) ; la mise en représentation sous les espèces du corps morcelé des éléments signifiants (*) qui marquent le sujet ; l'imputation à l'autre imaginaire (*) de la cause des frustrations du sujet (père imaginaire) ; la dimension d'envie (*) où apparait nécessairement prise la cause du désir en tant qu'elle est l'objet du désir de l'Autre.

La cohérence de cette multiplicité de fonctions ne peut apparaître que si l'on retrace la génèse de cette catégorie et le problème que J. LACAN pose.

Cette notion apparait d'abord dans la théorie du stade du miroir (*) (1936) par laquelle cet auteur résout la question de l'humanisation de l'être humain, si elle se fait avant tout par la voie du désir de l'autre : tout objet humain n'est humanisé qu'en tant que l'autre le désire. Mais une autre question est à l'oeuvre : comment un sujet peutt-il trouver son unité corporelle, supposée existente au départ.

.../...

imaginaire

81

Il est alors proposé, à travers la notion de Gestalt (*) que c'est la figure de l'autre dans le miroir qui est pour l'enfant constituante de sa spropre unification corporelle, anticipation de sa maitrise corporelle. (cf l'article Stade du Miroir).

Mais c'est en 1953 seulement que LACAN, après la découverte du symbolique (*) (Lévi-Strauss 1949) et du structuralisme (Jakobson, Mathésius 1928, Troubetzkoy 1939) que la catégorie est isolée et refondue entièrement : l'imaginaire garde les propriétés de méconnaissance (*) de complétude dissimulante, de connaissance mutilée et confuse déjà analysées par Spinoza de rapt et de domination-fascination de la lutte à mort duelle (Hegel).

Mais désormais, c'est au symbolique que revient l'effet déterminant de la constitution du sujet, en tant qu'il est le tiers nécessaire (l'Autre (*) à toute fascination duelle, et que son désir, parce qu'il est le désir de la mère, dénoue la rivalité duelle. De ce fait l'imaginaire perd la fonction constituante qu'il avait en 1936, et prend une fonction constituée subordonnée à la prévalence du symbolique (*), dont il suit les effets mais ne les détermine pas, sauf en ce qu'il les masque et les dissimule.

- INCONSCIENT -

Au sens freudien, l'une des deux hypothèses fondamentales de la psychanalyse (la seconde étant celle de l'existence d'une <u>topique</u> de l'appareil psychique).

Cette hypothèse se définit par sa <u>fonction</u> : l'inconscient est postulé pour rendre compte, selon le principe de déterminisme (*) psychique, du lien entre évènements traumatiques sexuels de la vie du sujet, et les effets de refoulement de représentations sexuelles inacceptables que ce sujet manifeste dans ses symptômes.

Freud postule entre évènements traumatiques et symptômes psychiques un lien, qui est que les <u>souvenirs</u> de ces évènements, bien qu'absents à la conscience du sujet, n'en sont pas moins agissants sur lui : ils sont <u>inconscients</u> (1894)

Quelle est donc la force qui agit sur ces souvenirs pour les chasser de la conscience ? On peut d'abord penser qu'il s'agirait d'un facteur de censure (*). Mais ce mécanisme est bien insuffisant, et Freud est amené à élaborer une théorie de deux principes de fonctionnement psychique pour expliquer cette force : le principe de réalité (*) impose ses exigences en excluant provisoirement la satisfaction du principe de plaisir, lequel définit, alors le mode de fonctionnement de l'insconscient, donc du refoulé (dans l'inconscient)(*)

.../...

Comme toutefois le principe du plaisir ne cesse de se faire valoir, et les souvenirs inconscients refoulés aussi, les rejetons de l'inconscient se représentent à la conscience : ce sont les symptômes psychiques (*), formations de compromis entre les exigences des deux principes.

Peu à peu, les insuffisances d'une telle conception amènent Freud à radicaliser sa pensée. En 1915, il est amené à supposer l'existence d'un refoulement primordial (*) qui serait un attracteur phylogénétique causant le refoulement.

En 1920, sa conception se radicalise encore, lorsque introduisant la pulsion de mort (*) et la seconde topique (*) il pose que le surmoi, par son origine inconsciente, est un puissante facteur de refoulement dans l'inconscient. Mais il va plus loin à nouveau lorsqu'il fait l'hypothèse de "résistances du çà", qui ancreraient ainsi définitivement l'inconscient dans une force à certains égards hétérogène à lui.

On saisira à l'article principe du plaisir (*) que le le mode d'opération de l'inconscient est avant tout les processus primaires (*) et que les éléments qui y sont refoulés sont des représentants pulsionnels ou des "traces mnésiques" de souvenirs plus ou moins traumatiques.

- INDIVIDUATION -

Chez Margaret Mahler, le processus de consitution de la personnalité, inspiré de la conception de l'égopsychology, est nommé processus de séparation-individuation d'avec la mère. Ce processus, dérivé du narcissisme primaire (*) de Freud, se distingue en deux sous-phases (ou déplacements massifs d'investissement libidinal) : la première (autisme normal) dure quelques semaines et se caractérise par une absence de conscience de l'agent maternant. A la phase suivante (symbiose normale); bien que le narcissisme primaire prédomine encore, l'enfant commence à percevoir une source de satisfaction dans les objets partiels, à l'intérieur cependant de l'unité duelle symbiotique toute-puissante mère-enfant. Les représentations du corps sont à cette phase intermédiaires entre perceptions internes et externes.

C'est à des perturbations de ces phases de processus d'individuation que seraient dues les psychoses au sens clinique du terme (autisme (*) pathologique de Kanner, et psychoses symbiotiques).

INJONCTION PARADOXALE

Inventé par Bateson et l'école de Palo-Alto (Californie) pour rendre compte, à partir de la notion de double-lien (double-bind), de la structure psychosante de la communication mère-enfant : la mère ferait parvenir à son enfant un message (stimulus) qui serait en contradiction (en paradoxe) avec un autre, sous-jacent au premier, non-verbal et qui lui serait absolument opposé.

Ainsi, d'une mère qui manifesterait en apparence une relation trop affectueuse à l'endroit de son enfant, mais dont l'attachement révèlerait en sous-main un voeu de destruction dissimulé et en même temps mis en acte par cette relation fusionnelle, en tant qu'elle ne permettrait pas à l'enfant de se séparer de la mère (symbiose).

En retour, l'enfant développerait un même type de lien paradoxal, dont l'autisme ou la catatonie seraient l'exemple, avec en même temps une valeur défensive protectrice contre les injonctions paradoxales de la mère.

- INSTANCE -

Désigne le plus souvent pour Freud les éléments en jeu dans ses différentes topiques (*) : le çà, le moi, le surmoi, la censure, etc., sont autant d'instances différentes.

D'où provient le choix de ce terme, dont l'usage devient dominant dans les dernières oeuvresde Freud ? Il nous semble qu'il correspond mieux que celui de "système" à une série d'exigences, difficiles à rassembler :

- la décision pour Freud de penser l'appareil psychique selon un modèle spatial (topique) ;
- l'interrelation structurale et dynamique des éléments de cet appareil ;
- et surtout une prédominance progressive d'une interprétation en termes de relations interhumaines de ces éléments, que Freud a d'abord exclusivement cherché à déduire d'u déduire d'une biologie de fantaisie, dans le goût de son époque (1890). D'où sans doute le choix de ce terme d'inspiration juridique (donc non naturaliste).

J. LACAN (1958) a donné une interprétation de ce terme avec sa notion "d'instance de la lettre " dans l'inconscient, par laquelle il souligne que l'affaire de l'inconscient est avant tout de symboles à lire, voire à déchiffrer.

Introduit en psychologie principalement par W. STERN, repris par G. POLITZER et E. PICHON en psychanalyse, en tant cette fois que distinct du moi (*).

J. LACAN reprenant les travaux de R. JAKOBSON sur les embrayeurs (dont le Je est un exemple), mais indépendamment de lui, distingue aussi le Je du Moi, comme le sujet parlant du sujet fixé dans une image narcissique (*) de soi, qui est en fait celle de l'autre (voir ce terme).

Cette distinction n'est vraie que dans les premiers écrits de l'auteur : celui-ci ayant, à partir de JAKOBSON, remarqué que le Je n'est qu'un embrayeur pouvant désigner quiconque, donc personne de défini, est amené à dire que le Je n'est qu'un indice du sujet de l'énonciation (*) mais qu'il n'en est pas le signifiant (*). Il en résulte que le Je est peu à peu destitué de sa valeur précédente, et réduit à la simple valeur de sujet de l'énoncé (*). Le sujet de l'énonciation (celui qui agit de manière performative au sens de J. L. AUSTIN), n'est plus le Je, mais trouve son expression dans d'autres tours de la langue.

- JOUISSANCE -

J. LACAN désigne ainsi l'effet principal du signifiant en tant qu'il touche un corps frappé par le langage. La jouissance est le mode d'exister de l'être humain en tant que producteur d'activité symbolique.

On reconnait dans cette notion une reprise de la notion freudienne de libido, débarrassée de ses présupposés substantialistes, et restituée à sa vraie cause : l'effet de l'activité symbolique.

Premièrement, s'il y a une compulsion de répétition au-delà du principe du plaisir, cet au-delà est la jouissance, en tant qu'elle apparait au-delà du plaisir. Le symptôme psychique, hystérique en particulier, est porteur de jouissance (qu'on ne confondra pas avec son bénéfice secondaire, lequel n'est que le plaisir).

En second, la répétition a pour caractère de frapper un corps. C'est ce qui apparait clairement dans le fantasme "Un enfant est battu", où Freud démontre que le sujet jouit d'être battu par le père. C'est cette marque du corps, ~~clairement~~ lisible dans la fonction des tatouages et mutilations initiatiques, qui fait la substance corporelle de la jouissance.

.../...

jouissance

89

Cependant, on ne se maintient pas avec constance au-delà de tout plaisir : quel est le principe qui nous maintient dans l'inconscient en rapport avec la jouissance lorsqu'elle n'est pas manifeste. Ce principe est le désir (*) inconscient oedipien. Comme le désir n'existe qu'en tant que le sujet est séparé de l'Autre par la castration (*), on doit alors dire que, si le désir est le vecteur inconscient de la jouissance, cependant, il en régule l'accès : le désir fait limite à la jouissance. L'angoisse est un des signes qui indiquent le seuil au-delà duquel le désir touche à cette limite. C'est ainsi que le cauchemar et l'objet phobique nous indiquent que la jouissance (en tant qu'elle comporte un risque de disparition du sujet) est à proximité et que le désir inconscient vient de buter sur un point déterminant de la causalité symbolique du sujet : il vient d'effleurer la chose (das Ding)(*), (la mère interdite), mais s'en éloigne aussitôt grâce au signal d'angoisse.

G.Taillandier/GDEL
891

Article refusé — pour cause !

LACAN (JACQUES-MARIE)

1901-1981. Psychanalyste de formation médicale, quia accompli untravail de renouvellement considérable des problèmes de la psychanalyse. Son oeuvre doctrinal consiste en trois ensembles principaux : ses Ecrits, (voir ce mot), son Séminaire, prononcé et dont une rédaction est proposée par J.A. Miller, de nombreux articles ou conférences dispersés, dont il faut souhaiter le recueil prochain.

J.Lacan a renouvelé la psychanalyse par sa célèbre pratique de la séance courte, remarquable adaptation de la technique Zen à l'inconscient, malheureusement trop imitée par des incapables. Cette pratique avait le mérite de désorienter les critères d'une prétendue "déontologie" de la psychanalyse, au profit d'une "éthique" définie uniquement par les lois de la parole et les symptômes particuliers de cet homme, spécialement son rapport affolé à l'argent. Acet égard, J.Lacan a été un clown qui a merveilleusement éjoui des générations de psychanalysants, pour leur plus grand sommeil. Sa liberté de

style aurait dû casser les pesanteurs sociales qui s'attachent à cette pratique, où les situations de rente tiennent lieu de diplômes ès qualité, faute de critères de sélection professionnelle autre que le qu'en-dira-t-on?

§ La traduction théorique de cette pratique déroutante a consisté à poser que "l'inconscient est structuré comme un langage", les lois de la psychanalyse étant celle de la parole.

On en conclut que"le psychanalyste ne saurait s'autoriser que de lui-même", façon de souligner que la psychanalyse est issue d'une pratique analysante et que c'est elle qui règle le passage à une position d'analyste.

Cette question est toujours restée ouverte pour Lacan, c'est là son principal mérite

Pour étayer ses conceptions, il a été amené à mettre en avant trois termes qui scandent sa pensée : -le désir est désir de l'Autre, l'être humain ne se constitue que

LACAN (J.M) / G. Tallandier. FDEC.

89

dans l'Autre et l'objet de son désir est d'abord celui qu'il aperçoit dans l'Autre.

-Le symbolique désigne l'ordre propre où existe l'être humain, c'est le registre de la parole en tant que Dette à accomplir.

-Le désir est la pierre angulaire de l'inconscient, en ceci qu'il est désir d'autre chose : la cause du désir manque et l'objet du désir est primordialament perdu. En conséquence le sujet n'existe que grâce à la castration, qui réarticule le manque et permet d'exister grâce à ce manque.

§ / J.Lacan avait pour manie de fonder des écoles, qu'il quittait à grand fracas peu après, arguant du conformisme moral (très réel) de ses collègues, déversant sur eux des torrents d'injures dont la principale fonction a été de dissimuler la vraie question du rapport théocratique qu'il y entretenait avec ses élèves. Il a ainsi fondé l'EFP en 1964, dissoute à son instigation en 1981, puis contribué à fonder l'ECF où se regroupent les tenants de son héritage.

LATENCE (PERIODE DE -)

Période de la vie sexuelle infantile, survenant après cinq ans et s'étendant jusqu'à la préadolescence, au cours de laquelle tous les acquis de la sexualité infantile sombrent dans le refoulement avant de reparaître plus tard chez l'adulte.

Cette période est ouverte par la résolution du conflit oedipien (*) qui provoque l'entrée dans le refoulement liée à la déception nécessaire de la revendication phallique (complexe de castration). Tant pour le garçon que pour la fillette, mais selon des voies différentes, cette mise en échec, liée à la reconnaissance du fait que la mère manque du phallus (*), se résout par une identification régulière au parent de même sexe, identification qui semble fondée sur le fait de son passage par la Loi symbolique, permet la reprise à son compte par le sujet, des attributs de son sexe propre (identification).